

@

**Gabriel Bonnot de MABLY**

# **DOUTES PROPOSÉS**

aux philosophes économistes

sur

*L'ordre naturel et essentiel des sociétés  
politiques*

\*\*\*

**Monsieur D. (*Les éphémérides...*)**

Les

# **DOUTES ÉCLAIRCIS**

ou

Réponse aux objections  
de M. l'abbé de Mably

**Doutes proposés — Les doutes éclaircis**  
sur la Chine

à partir de :

**DOUTES PROPOSÉS**  
**aux philosophes économistes**  
*sur L'ordre naturel et essentiel des sociétés politiques.*

Lettres IV et V sur la Chine.

par Gabriel Bonnot de MABLY (1709-1785)

La Haye, 1768. Pages 97-163 de 316.

\*

**LES DOUTES ÉCLAIRCIS, ou**  
**Réponse aux objections de M. l'abbé de Mably**

Quatrième lettre, [sur la Chine]

de M. D. à M. l'abbé de Mably

*Éphémérides du citoyen*, année 1768, tome VI, pages 218-259.

c.a. : Pour un historique de la parution des ouvrages, voir [la note à l'avant-propos](#) de [Quesnay, Despotisme de la Chine](#).

Édition en format texte par  
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr  
avril 2013

## TABLE DES MATIÈRES

### Doutes proposés

Lettre IV

Lettre V

### Les doutes éclaircis

Quatrième lettre

**DOUTES PROPOSÉS**  
**aux philosophes économistes**  
sur *L'ordre naturel et essentiel des sociétés politiques*

\*

**LETTRE IV**

**Examen du despotisme de la Chine.**  
**Doutes sur l'histoire de cet empire, ou sur la perpétuité de**  
**ses mœurs, de ses lois & de son gouvernement**

@

p.097 C'est ne point faire une digression étrangère aux matières que nous traitons, Monsieur, si je m'arrête à vous proposer ici quelques doutes sur les Chinois. Il me semble que l'auteur <sup>1</sup> de *L'ordre naturel des sociétés* a puisé toutes les idées de sa politique dans leur gouvernement. Entendant parler d'un empire qui regorge d'habitants, & où il n'y a pas un pouce de terre qui ne soit cultivé, tant de p.098 prospérité l'a prévenu en faveur de ses lois. On ne trouve chez les autres peuples que quelques moments de sagesse ; leur histoire n'est que le récit des malheurs & des révolutions qu'ils ont éprouvés ; à la Chine, au contraire, tout reste depuis quatre mille ans dans une perpétuelle immobilité. Un gouvernement qui produit de pareils effets, est sans doute de tous les gouvernements le plus sage ; il a sans doute atteint au but que la nature nous propose ; & on est parti de ce raisonnement pour imaginer un despotisme légal.

C'est pour préparer à la lecture de *L'Ordre naturel des sociétés*, que vous ayez inséré dans votre Journal <sup>2</sup> un morceau sur le

---

<sup>1</sup> [c.a. : Mercier de la Rivière (1719-1801).]

<sup>2</sup> *Éphémérides du citoyen*, tomes 3, 4, 5 & 6 de l'an 1767.

## **Doutes proposés — Les doutes éclaircis** sur la Chine

*Despotisme de la Chine.* Il est doux, quand on écrit en politique, de ne pas s'en tenir à des raisonnements métaphysiques ; les faits font une impression bien plus profonde sur notre esprit : mais je crains que vous ne retiriez <sup>p.099</sup> pas des Chinois tous les avantages que vous vous êtes promis ; leur histoire est trop merveilleuse pour qu'on y donne une entière croyance. Soit que les missionnaires usent du privilège commun aux voyageurs, soit qu'ils ne soient pas propres à démêler avec exactitude les ressorts qui font mouvoir la société, il est certain que leurs récits sont pleins de contradictions, & chargés de choses incroyables. Je demanderai toujours pourquoi l'histoire de tous les pays du monde n'offre rien qui ne puisse s'expliquer aisément, tandis que celle de la Chine ne présente que des événements dont on ne peut découvrir les causes, & qui paraissent contrarier la nature du cœur humain.

Vous me direz peut-être, Monsieur, que n'ayant étudié que des peuples barbares, grossiers & ignorants, dont les institutions étaient bien éloignées des lois de la nature, ou de celles de la Chine, je ressemble à ces hommes qui n'ont fréquenté que des hommes vicieux, <sup>p.100</sup> & sont parvenus à ne plus croire à la vertu. Je vous demande pardon ; il ne me serait pas difficile de vous prouver que les Grecs & les Romains ne doivent pas produire cet effet dangereux. Je crois tout ce qu'on peut me dire de plus sublime & de plus héroïque sur le caractère d'une nation ; mais je voudrais que, pour offrir un tableau plus surprenant à l'imagination des lecteurs, on n'associât pas, dans une relation romanesque, des choses que la nature n'associe jamais. Je sais à quel degré de vertu on pourrait porter les hommes, en cultivant les principes de sociabilité avec lesquels nous naissons, & que M. l'Abbé Pluquet a développés, avec autant de profondeur que de sagacité. Si un voyageur me disait qu'il a découvert un pays où chaque habitant est aussi vertueux que Socrate, je le croirais ; pourvu qu'en même temps il m'apprît par quels moyens le gouvernement aurait produit ce miracle. Si un missionnaire se bornait à dire qu'il a vu un empereur de la <sup>p.101</sup>

## **Doutes proposés — Les doutes éclaircis** sur la Chine

Chine, qui, en jouissant de la puissance la plus étendue, ne se regardait que comme le ministre des lois, & n'était occupé que du bonheur de ses sujets ; s'il ajoutait que ce prince, image vivante de la Providence, remplissait de sa sagesse toutes les provinces de son empire, & n'avait d'autres règles, pour gouverner, que celles de la justice & de la bienfaisance, je le croirais ; surtout s'il avait assez d'esprit pour paraître étonné des merveilles qu'il raconterait ; je crois aux Trajan, aux Marc Aurèle, aux Charlemagne. Que la Chine ait vu sur le trône quelques grands hommes, personne n'en doute ; mais ce qui me confond, Monsieur, c'est que, dans une longue suite d'empereurs, quelquefois vicieux, plus souvent incapables de régner, & qui cependant régnaient despotiquement sur un peuple lâche, avare & fourbe, les mœurs, les lois & le gouvernement des Chinois n'aient souffert, pendant quatre mille ans, aucune altération : en vérité, quand on croit tout cela, on <sup>p.102</sup> est bien prêt à prendre pour des réalités nos contes de fées.

On rapporte du despotisme des anciens Égyptiens, à peu près les mêmes choses qu'on nous dit aujourd'hui de celui des Chinois ; mais comme ces merveilles sont écrites par des écrivains philosophes qui connaissaient le cœur humain, ils ne manquent point de nous apprendre comment les mœurs publiques de la nation, & les institutions particulières du palais servaient de barrière contre les abus d'un gouvernement trop absolu. Le temps, qui use, change & détruit tout, ayant peu à peu préparé des révolutions, le despotisme s'en servit enfin pour se délivrer de la contrainte où on le tenait, & l'Égypte n'offrit plus que le spectacle des passions & des malheurs communs parmi les hommes. Pourquoi la Chine seule sans le secours des mêmes vertus qui firent autrefois fleurir l'Égypte, serait-elle inébranlable dans ses principes ? Pourquoi des événements qui devaient lui donner un nouveau génie <sup>p.103</sup> & une nouvelle politique, en augmentant & multipliant les passions, la laissent-ils toujours dans la même situation ? Pourquoi les vices nés au milieu des troubles, des désordres & des guerres civiles disparaissent-ils dès que la paix est

## **Doutes proposés — Les doutes éclaircis** sur la Chine

rétablie ? Une expérience constante ne nous apprend-elle pas que quand les sociétés ont été corrompues jusqu'à un certain point, elles ressemblent à ces hommes dont une maladie a dérangé la constitution pour toujours, & qui, en ne mourant pas, sont condamnés à une éternelle & douloureuse convalescence ?

Il m'est impossible, Monsieur, de m'accoutumer à quatre mille ans de perpétuité dans le gouvernement chinois ; tant de constance n'est point faite pour les hommes ; & comment y croirais-je, tandis que je vois mille événements particuliers qui auraient dû déranger l'harmonie des lois, & faire naître de nouveaux intérêts, de nouvelles habitudes & de nouvelles coutumes ? L'auteur du *Despotisme de la Chine* p.104 convient <sup>1</sup> lui-même que si, dans le nombre de deux cent trente empereurs, il s'en trouve plusieurs qui se sont rendus recommandables par leurs belles qualités, leurs lumières & leurs vertus ; il y en a d'autres qui ont été en horreur par leur méchanceté, leur ignorance & leurs vices. Il ajoute plus bas que plusieurs de ces princes ont fourni à leurs successeurs de funestes exemples du danger auquel s'expose un empereur de la Chine, lorsqu'il s'attire le mépris & la haine de ses sujets ; & que ceux qui ont voulu se servir des forces militaires pour exercer un despotisme arbitraire ont été abandonnés par leurs propres armées.

Je vois bien que l'histoire de la Chine, à l'égard de ses empereurs, ressemble à toutes les histoires du monde, & qu'on a vu sur le trône de bons & de mauvais princes : pourquoi ne dirais-je donc pas que les Chinois sont, par conséquent, p.105 comme les autres hommes, & que le vice qui a osé s'asseoir sur le trône, infecte aussi les maisons des particuliers ? Ne suis-je pas en droit de soupçonner notre auteur de flatter le peuple qu'il nous propose comme un modèle ? Résolu de trouver le gouvernement des Chinois admirable, parce que leurs champs sont très bien cultivés, il s'est fait illusion à lui-même ; il n'a voulu voir que le bien que les

---

<sup>1</sup> Tome 3 des *Éphémérides du citoyen*, p. 31. [[Quesnay, Œuvres, p. 572.](#)]

## **Doutes proposés — Les doutes éclaircis** sur la Chine

missionnaires disent de ce peuple : sans s'en apercevoir, il déguise leurs reproches qui sont cependant très graves. Je voudrais qu'on m'expliquât comment plusieurs princes vicieux n'ont pu réussir à corrompre leurs sujets, ou par quel prodige les mœurs altérées des Chinois ont été un obstacle aux révolutions.

Mais je vous prie, Monsieur, qui a détrôné ces méchants empereurs, dont parle notre auteur ? Si cette opération dangereuse s'est faite sans tumulte, il faut qu'il y en ait une cause, car il n'est pas naturel qu'un prince tout puissant <sup>p.106</sup> perde sa couronne sans produire les commotions qu'un pareil événement a toujours excitées dans les autres États. Si les Chinois n'ont pas dans leur droit public une règle constante & sûre pour détrôner les empereurs qui leur déplaisent, la disgrâce de quelques princes ne doit servir qu'à diviser la nation & le souverain, en les mettant l'un à l'égard de l'autre dans une défiance continuelle. Si cette règle existe j'en conclus qu'il y a à la Chine une puissance supérieure à celle de l'empereur ; dès lors le monarque n'est ni un despote arbitraire comme l'assurent les relations des missionnaires, ni un despote légal, comme vous le prétendez ; & la Chine ne vous servira plus à étayer les principes de votre ordre naturel des sociétés.

Un empereur de la Chine se dépose-t-il comme le grand seigneur que les Janissaires font étrangler ou relèguent dans un cachot du sérail ? En ce cas je devrais voir la milice dominante & une sorte de <sup>p.107</sup> démocratie militaire ; & je demande pourquoi la milice chinoise n'a pas les mœurs, la politique & les prétentions des cohortes prétoriennes des janissaires. Les soldats seraient-ils à la Chine les dépositaires, les gardiens & les protecteurs des lois ? En ce cas il faudrait me dire ce qui les empêche d'abuser de leurs forces. S'ils refusent de servir d'instrument à l'injustice de l'empereur ; pourquoi cette audace généreuse dans la milice, ne réveille-t-elle aucune ambition dans ses chefs ? Il est inconcevable que la Chine n'éprouve pas tous les jours des révolutions. On est surpris avec raison que dans le cours de quatre mille ans, il y ait eu



## **Doutes proposés — Les doutes éclaircis** sur la Chine

si peu de généraux qui aient cherché à tromper l'amour des troupes pour la justice, & à profiter de leur disposition à la désobéissance, & de l'orgueil que doit leur inspirer leur pouvoir, pour s'emparer du trône.

Si ce sont les cours souveraines de Pékin qui jugent & déposent les empereurs, il est donc vrai que la <sup>p.108</sup> volonté du despote n'entraîne, ne subjugue, ne soumet pas toutes les autres volontés ; les Chinois ne connaissent donc pas votre ordre naturel & essentiel des sociétés ; & j'ajouterai que bien leur en prend, car s'ils l'avaient connu, ils auraient été contraints de se soumettre à la tyrannie des plus méchants princes, & depuis longtemps seraient aussi vicieux & aussi malheureux que les autres peuples. Ces tribunaux assez puissants pour déposer le souverain, & qui cependant ne sont destinés qu'à exécuter ses ordres, sont pour moi une énigme que je ne puis deviner. Pourquoi n'ont-ils pas établi une véritable aristocratie ? Pourquoi n'ont-ils pas limité les droits & la prérogative de l'empereur ? Si l'ambition & l'envie de dominer ne sont pas connues à la Chine, les Chinois ne sont pas des hommes ; & je ne conçois plus par quel motif ils se donnent cependant tant de peine pour parvenir aux premiers honneurs. Les passions ont-elles dans le fond de l'Asie une marche toute <sup>p.109</sup> différente que dans le reste du monde ? Je demanderais encore par quelle raison les mandarins qui composent ces tribunaux, n'ont pas cherché à y établir leurs familles à l'exclusion de toutes les autres : l'amour du sang chez les Chinois n'est-il sujet à aucune des illusions qu'il occasionne partout ailleurs ?

Supposons enfin que ces empereurs vicieux qui avaient soulevé les esprits contre eux, aient été détrônés les armes à la main ; voilà donc, vous dirai-je, Monsieur, le fruit de cette évidence qui veille à la conservation des lois ; votre dernière ressource dans votre despotisme légal, est donc une révolte générale, & vous exposez les lois à devenir le jouet des hasards & des événements incertains de la guerre. À quelle terrible extrémité n'exposez-vous pas les

## **Doutes proposés — Les doutes éclaircis** sur la Chine

hommes ? Il me semble même, si j'ai bonne mémoire, que quelques-unes de ces révolutions ont été occasionnées par des voleurs, qui en s'attroupant, sont venus à bout <sup>p.110</sup> de se rendre les maîtres de l'empire. Si cela est, quelle estime voulez-vous que j'aie pour un gouvernement qui ne prévient pas un mal si aisé à prévenir ? Mais quoi qu'il en soit de la manière dont ces révolutions ont été produites, il est certain que la révolte a mis quelquefois toute la Chine en feu ; il est fort extraordinaire que l'évidence qui avait échauffé les esprits au point d'allumer une guerre civile, les contienne encore assez pour qu'ils obéissent tranquillement à un usurpateur, & qu'on ne prenne contre lui aucune précaution. Les vainqueurs sont apparemment bien peu avisés à la Chine, s'ils ne craignent pas de la part de leur nouvel empereur les maux que leur avait faits le prince qu'ils ont détrôné ; & l'usurpateur est bien imbécile s'il ne prend pas des mesures pour affermir sa fortune.

Je vous demande pardon, Monsieur, de toutes mes longueurs ; je suis obligé de vous faire ces différentes suppositions, parce que n'ayant <sup>p.111</sup> qu'un souvenir très confus de ce que les jésuites ont écrit sur la Chine, j'ignore de quelle manière quelques princes de cet empire ont été détrônés & que vous écrivant de la campagne, il m'est impossible de consulter les ouvrages qui m'instruiraient & me mettraient en état de vous faire des objections plus directes. Je n'ai sous les yeux que les *Ephémérides du Citoyen*, & je me borne à vous faire part des réflexions, ou plutôt des doutes que cette lecture même me fait naître.

Tout est inconcevable dans l'histoire de la Chine. Passe qu'un empereur enivré de son pouvoir ait cru que tout lui était possible, & se soit fait détrôner comme un étourdi ; mais un premier exemple aurait dû servir de leçon à ceux de ses successeurs qui avaient la même ambition de changer leur despotisme légal en despotisme arbitraire. Ces princes auraient dû sentir que la puissance, quelque énorme qu'elle soit, a encore besoin de quelque art pour s'accroître ou <sup>p.112</sup> pour contenter tous ses caprices, & qu'elle doit alors séduire

## **Doutes proposés — Les doutes éclaircis** sur la Chine

& tromper pour ne pas révolter. Par quel intérêt, par quel arrangement secret les troupes que l'empereur paie & commande, lui sont-elles moins attachées qu'à l'État ? D'où naît cet esprit patriotique & républicain dans le despotisme ? Ce qui n'étonne ni des missionnaires ni des voyageurs peu intelligents, devrait, à ce qu'il me semble, étonner un philosophe qui lit leurs fables. Si les Chinois ne se précipitent pas au devant du joug, en obéissant à un maître tout puissant, il faut qu'ils aient quelque envie & quelque espérance d'être libres & je demande comment le despotisme & l'amour de la liberté s'associent. Si un empereur de la Chine est abandonné de ses soldats quand il les veut employer à servir son injustice, il devrait au moins se douter de cette disposition des esprits : pourquoi les Chinois qu'on dit si habiles & si sages, ont-ils des empereurs si imbéciles ? Je ne conçois point pourquoi un prince néglige de <sup>p.113</sup> séduire ses troupes, & s'il le tente, pourquoi il n'y réussit pas.

Je sais que l'auteur du *Despotisme de la Chine* <sup>1</sup> nous apprend que dans cet empire il n'y a personne ni homme ni femme, quel que soit son âge, fût-il sourd ou aveugle, qui n'y gagne aisément sa vie ; mais il nous dit ailleurs qu'on y trouve une multitude infinie de canaille qui manque de subsistance, qui mendie, qui expose ses enfants & qui vend sa liberté. Il aurait même pu ajouter que les provinces sont infestées par des bandes de brigands & de voleurs toujours en guerre contre les habitants de la campagne. Avec tant d'hommes mécontents de leur sort, qui n'ont rien à perdre, & tout à gagner en servant les passions de l'empereur, comment peut-il être si difficile de se faire une armée avec laquelle on subjugué le reste de la nation ?

La couronne de la Chine est <sup>p.114</sup> patrimoniale, c'est-à-dire, que le prince est le maître de se choisir le successeur qu'il désire. Vous pouvez voir, Monsieur <sup>2</sup>, dans l'*Ordre naturel des sociétés* combien

---

<sup>1</sup> Tome 3 des *Éphémérides du citoyen*, p. 54 & 57. [[Quesnay, Œuvres, p. 581.](#)]

<sup>2</sup> Chap. 19, p. 241.

## **Doutes proposés — Les doutes éclaircis** sur la Chine

ce vice est considérable, & il serait inutile de vous répéter ici le dénombrement des abus & des inconvénients auxquels l'élection de la couronne ouvre la porte ; mais si l'hérédité doit être réglée d'une manière certaine & immuable pour éviter les cabales & les intrigues nécessaires chez un peuple qui choisit son roi, pourquoi laisse-t-on à l'empereur la liberté de faire le choix de son successeur ? Ne doit-il pas en résulter une foule d'abus ? Un colao ambitieux & adroit aspirera au trône, & pour y parvenir il dirigera l'administration à cette fin, & abusera de la faiblesse du prince & du crédit qu'il a pris sur lui. Si l'histoire de la Chine ne rapporte rien de pareil, je dirai que les Chinois sont placés hors des bornes prescrites à l'humanité, & que c'est une raison de plus pour douter de la fidélité des historiens. p.115

L'empereur Yao avait neuf fils incapables de régner, malheur bien singulier pour un père chinois, & surtout pour un empereur qui sans doute est obligé par les lois de donner à ses enfants une éducation qui écarte de leur cœur les vices ordinaires dans les cours. Je voudrais que l'auteur nous eût donné un détail bien circonstancié de cette éducation, car il me semble que le faste, la pompe & la fortune d'un empereur de la Chine & l'avilissement de ses officiers sont bien propres à corrompre l'âme de ses enfants. Quoiqu'il en soit Yao n'ayant pu donner à ses fils des qualités impériales, & se défiant du pouvoir de l'évidence & de cette longue suite de tribunaux & de mandarins qui doivent défendre les lois, choisit un laboureur nommé Xun pour lui succéder ; & les économistes ne manquent pas d'applaudir à un choix qui honore l'agriculture : j'y p.116 applaudis aussi mais je demande pourquoi cette liberté qui abandonne la succession au caprice du prince, n'a pas produit cent désordres dans l'État.

On croirait peut-être que ce nouvel empereur, appelé de si loin au trône & qui devait tout à ses vertus, a été un prodige auquel on ne peut comparer Marc Aurèle ; point du tout, l'histoire remarque que Xun, se conformant aux règles de deuil ordinaires à la Chine,

## **Doutes proposés — Les doutes éclaircis** sur la Chine

s'enferma pendant trois ans dans la sépulture d'Yao, pour se livrer aux sentiments de douleur que lui causait la mort de son bienfaiteur. Passe que ce bon prince ait cru que cette reconnaissance fût son premier devoir ; mais comment les mandarins les plus puissants ne profitèrent-ils pas de cette inaction pour perdre un empereur dont ils n'avaient dû voir l'élévation qu'avec un extrême déplaisir ? Quoique l'agriculture soit fort honorée à la Chine, ceux qui y sont dévoués ne sont cependant que dans une classe <sup>p.117</sup> très inférieure à celle des lettrés, & Xun devait avoir mille jaloux, c'est-à-dire, mille ennemis. Ne dites pas, je vous prie, que la noblesse héréditaire étant inconnue à la Chine, les grands n'y ont point pour leurs inférieurs ce même mépris qui n'est ailleurs que trop commun ; il me serait aisé de faire voir que les parvenus, comme le sont tous les grands de la Chine, n'ont pas moins de vanité ni d'orgueil que s'ils tenaient leur grandeur de leurs pères, & souvent ont plus de prétentions.

Xun sortit enfin de son tombeau, & répara bien le temps qu'il y avait perdu. Jamais prince, dit notre auteur, ne fut plus accessible ; pour qu'on pût lui parler plus facilement, il fit attacher aux portes de son palais une cloche, un tambour & trois tables, l'une de fer, l'autre de pierre, & la troisième de plomb. Il publia ensuite une ordonnance, par laquelle il enjoignait à tous ceux qui voudraient lui parler, de frapper sur ces instruments ou sur ces tables <sup>p.118</sup> suivant la nature des affaires qu'on aurait à lui communiquer. L'histoire remarque qu'un jour il quitta deux fois la table au son de la cloche, & qu'un autre jour il sortit trois fois du bain pour recevoir les plaintes qu'on voulait lui faire. Je suis ravi pour ce bon empereur que ces accidents n'aient pas été plus fréquents ; car notre auteur assure que le prince est l'âme de tout à la Chine, & qu'il fait tout par lui-même. Pourriez-vous m'apprendre, Monsieur, si cet usage subsiste encore, ou plutôt par quelle révolution un empereur si débonnaire & si accessible n'a eu pour successeurs que des princes invisibles, comme le sont tous les monarques d'Orient.

## **Doutes proposés — Les doutes éclaircis** sur la Chine

On inventa, sous cet empereur, le vin chinois qui se fait avec le riz ; & il n'en eut pas plus tôt goûté, qu'il en témoigna du chagrin : cette liqueur, dit-il, causera de grands troubles dans l'empire. Je suis ravi pour l'honneur de l'agriculture, que cet empereur, tiré de la charrue, soit plus avisé & plus précautionné que <sup>p.119</sup> plusieurs de ses successeurs qui se sont laissé détrôner sans rien prévoir. Mais, Monsieur, qu'est-ce donc que cette sagesse tant vantée du gouvernement chinois qui est menacé de sa décadence par l'invention du vin ? Xun ne manqua pas de prendre contre cet accident funeste les mesures que lui dictait sa prudence ; il bannit de ses États l'inventeur du nouveau breuvage, & défendit, sous de grièves peines, d'en composer à l'avenir. Malheureusement sa défense fut inutile, on lui désobéit ; & je remarquerai en passant, que, puisque cet empereur ne put vaincre l'intempérance des Chinois, & leur goût pour une liqueur à laquelle ils n'étaient pas encore accoutumés, il est bien surprenant que, dans toute autre occasion, les lois exercent un empire absolu, & empêchent les autres passions de traîner à leur suite d'aussi grands maux que ceux qu'annonçait l'ivrognerie.

Xun, qui avait trouvé dans l'agriculture tous les secrets de la <sup>p.120</sup> politique, était trop habile pour avoir été alarmé mal à propos ; son fils, dit-on, fut la victime de son goût pour le vin ; ses débauches le rendirent méprisable, & il perdit la couronne ; événement qui donna lieu à une suite d'usurpateurs & de tyrans dont le mauvais sort fut une leçon bien effrayante & bien utile pour les souverains de cet empire. À la bonne heure, Monsieur, que la fin tragique de ces usurpateurs ait été propre à induire les princes ; mais ne conviendrez-vous pas que ces usurpations, qui se succèdent les unes aux autres, devaient changer la forme du gouvernement ? Des usurpateurs & des tyrans ont toujours, un parti considérable dans un État, & leur intérêt particulier devient nécessairement l'intérêt général de leurs factions qui doivent travailler à faire oublier les anciennes lois. Pour préparer son

## **Doutes proposés — Les doutes éclaircis** sur la Chine

élévation & conserver sa fortune, un usurpateur est forcé de recourir à des moyens & à des ressources extraordinaires qui dénaturent le <sup>p.121</sup> gouvernement. La nécessité rend alors tout permis, & il s'établit de nouveaux usages, de nouveaux principes & de nouvelles règles dans l'administration. À la Chine, comme partout ailleurs, si un usurpateur a le sens commun, il doit sentir la nécessité de tout changer & de tout altérer ; & après plusieurs usurpations consécutives, on ne retrouve tout au plus dans un État que quelques traces de ses anciennes lois & de son ancienne constitution. Je vous demanderai donc éternellement, Monsieur, en vertu de quel privilège particulier les mœurs & les lois de la Chine n'auraient souffert aucune altération au milieu des événements qui en doivent produire mille ? Pourquoi les plus grands troubles ne laissent-ils aucune inquiétude dans les esprits ? Pourquoi les usages anciens ne sont-ils pas altérés ? Les Chinois n'ont-ils que la passion du vin qui puisse résister à la puissance des empereurs ? Enfin pourquoi de nouvelles craintes, de nouvelles espérances & de nouveaux intérêts <sup>p.122</sup> ne leur donnent ils pas un nouvel esprit ?

L'auteur du *Despotisme de la Chine*, m'apprend que Confucius a écrit l'histoire des guerres que les princes tributaires de l'empereur se sont faites pendant deux cents ans ; & ces princes & ces guerres, dont je ne doute point, ne laissent pas de m'embarrasser beaucoup ; j'ai de la peine à ajuster tout cela avec la perpétuité du gouvernement chinois. Daignez m'apprendre, Monsieur, comment ces principautés qui n'existent plus, s'étaient formées, comment elles ont perdu leurs souverains particuliers, & par quel prodige ces changements considérables n'ont rien changé à la constitution de la Chine. Si l'on voit que l'établissement & la ruine du gouvernement féodal en France, ont produit & ont dû nécessairement produire différentes altérations dans les principes de notre droit public, est-il possible d'imaginer que l'établissement & la ruine des principautés tributaires de la Chine n'aient <sup>p.123</sup> causé aucune révolution dans la politique des Chinois ? Je croirais entrevoir quelque ressemblance

## **Doutes proposés — Les doutes éclaircis** sur la Chine

entre l'histoire de la Chine & celle des autres États. Peut-être que les Chinois ont commencé, comme tous les peuples dont nous connaissons l'origine, par n'être pas soumis à un gouvernement despotique. Leurs guerres civiles, leurs troubles domestiques, des empereurs détrônés, tout cela n'indiquerait-il pas un peuple qui aime sa liberté & qui la défend ? Peut-être que les tribunaux & les mandarins ne sont que les restes d'un gouvernement dégénéré. Peut-être, permettez-moi de vous le dire, que ce que vous prenez pour l'ouvrage de la raison & de la plus haute sagesse, n'est que le fruit de l'affaissement de l'âme & de la lassitude d'un peuple qui a désespéré d'être libre, & qui s'est enfin accoutumé à son esclavage.

On nous dit que quand Confucius parut, la Chine était déchue de son ancienne splendeur & qu'elle commençait à se corrompre ; je le p.124 conçois très aisément après une guerre domestique de deux cents ans ; mais ce que j'ai de la peine à concilier avec la nature des passions humaines, c'est que cette corruption ait été arrêtée subitement dans son cours pour faire place à la plus haute sagesse. Ce n'est pas vous, Monsieur, qui serez surpris de mon embarras, vous connaissez trop bien le cœur des hommes pour ne pas penser avec Tacite, qu'il faut des siècles entiers pour corriger les erreurs d'une année ? Pourquoi donc, s'il vous plaît, les Chinois ont-ils adopté en un instant la doctrine de Confucius, qu'on représente comme le réformateur de la religion & du gouvernement, & qui n'était cependant qu'un simple particulier livré à l'étude de la morale ? N'y a-t-il rien de fabuleux dans cette conversion subite ? Jamais un prédicateur n'a eu un succès si prompt, & n'a opéré un changement si général & si durable. Pourquoi ce philosophe fait-il tant de bien, & met-il en déroute tous les vices, tandis que p.125 l'empereur Xun, qui était un si honnête homme, ne peut pas même triompher de la seule intempérance des Chinois ? Nos missionnaires n'ont point été assez barbares pour ne pas traduire les ouvrages de Confucius. Je n'ai pas lu cette traduction qui n'a opéré aucun changement en Europe ; mais j'ai cent fois entendu dire par des



## **Doutes proposés — Les doutes éclaircis** sur la Chine

gens éclairés, que cet ouvrage ne contient que des vérités communes.

J'ai peur, Monsieur, que les Chinois ne valent pas mieux que nous malgré leur despotisme & notre gouvernement tempéré ; & que cette grande réforme, opérée miraculeusement par les écrits d'un philosophe, ne soit dans le fond que la suite toute naturelle du désir de la paix que devait leur donner la lassitude de leurs guerres domestiques. Après la ruine des princes tributaires, tout fléchit sous la puissance sans bornes dont l'empereur commençait à jouir. Quand le temps amena d'autres circonstances, & que les Chinois eurent perdu le souvenir de leurs maux <sup>p.126</sup> passés, ils éprouvèrent de nouvelles révolutions ; on vit se former de nouvelles révoltes, & les lois furent encore méprisées.

Que voulez-vous que je pense, Monsieur, quand je sais que la Chine a été subjuguée à différentes reprises par les Tartares, & qu'on m'assure que son gouvernement n'a souffert aucune révolution ? Peignez-vous ces conquérants comme des brigands qui n'avaient aucune police entre eux, & semblables aux Barbares qui ont envahi les provinces de l'empire romain. Ces Tartares n'étaient-ils pas trop grossiers pour connaître le prix de la police chinoise ? Tout fiers de leurs avantages & de leur conquête, devaient-ils renoncer brusquement à leurs mœurs & à leurs coutumes ? Parce que leur capitaine ou leur roi avait conquis un grand empire, devaient-ils se croire vaincus ? Quelque partisan que vous soyez du pouvoir irrésistible de l'évidence, je crois que vous conviendrez aisément qu'elle n'était pas faite pour eux, ou eux pour elle. <sup>p.127</sup> Quand le capitaine tartare se plaça sur le trône de la Chine, quand on supposerait que ses soldats consentirent à devenir ses esclaves, est-il aisé de se forcer à croire qu'il prit subitement les mœurs chinoises ? Quand il l'aurait voulu, l'aurait-il pu ? Les Chinois eux-mêmes, accoutumés à obéir, & étonnés du courage des Tartares, ne devaient-ils pas, malgré eux, prendre quelque chose du caractère & des coutumes de leurs vainqueurs ? Il n'est pas naturel

## **Doutes proposés — Les doutes éclaircis** sur la Chine

qu'un empereur tartare ait permis aux lois, aux institutions & aux coutumes chinoises, de lui lier les mains sur le trône. Un Barbare ne croit point être puissant, s'il n'abuse pas de son pouvoir ; il est même bien rare, dans les nations policées, que le souverain se contente d'une autorité dont il ne pourrait pas abuser ; cette contrainte le gêne ; & quand il voudrait se conformer aux règles de la plus étroite justice, il voudrait encore avoir la liberté de les violer, pour avoir à ses propres yeux le mérite de ne l'avoir pas fait.

p.128 J'avais bien raison de vous dire Monsieur, que tout est inintelligible dans l'histoire de la Chine, dès qu'on prétend que son gouvernement, toujours le même depuis quatre mille ans, n'a souffert aucune révolution. Est-il impossible que des écrivains qui nous ont visiblement trompés sur l'histoire ancienne de la Chine, ne nous trompent pas encore sur l'état présent de cet empire ? Il est vraisemblable que je vous aurais proposé des objections plus fortes que celles que vous venez de lire, si j'avais eu le temps & la commodité d'étudier & de comparer tout ce qu'on a écrit sur les Chinois. Enfin, Monsieur, je croirais que les notions douteuses & obscures qu'on a du caractère & du gouvernement de ce peuple, ne suffisent point pour servir de fondement à un système politique : notre auteur s'est peut-être trop hâté d'admirer les Chinois, & de nous les proposer comme un modèle que nous devons imiter.

@

## LETTRE V

Réflexions sur le despotisme actuel de la Chine.  
Pourquoi ce gouvernement arbitraire n'y produit pas  
les mêmes maux qu'il produirait ailleurs. Des abus  
sourds & journaliers de cette forme de gouvernement.  
Des mœurs des Chinois.

@

p.129 On peint ordinairement le despotisme avec des couleurs qui font frémir l'humanité ; au moindre soupçon d'un despote, on voit, Monsieur, couler des torrents de sang ; l'innocence, toujours suspecte si elle n'est humble & timide, est précipitée dans des cachots, & condamnée à ne plus voir la lumière. Tandis que le despote languit & végète avec les ministres de ses plaisirs dans la mollesse, le faste & la débauche, ses esclaves sont en proie à la plus honteuse misère. Le despotisme, comme un feu dévorant, dessèche & brûle les campagnes. L'homme craint de faire des enfants, p.130 parce qu'il craint de faire des malheureux ; une nation semble s'anéantir, & ses provinces ne sont bientôt que des déserts.

Notre auteur n'a pas vu les mêmes ravages & les mêmes excès à la Chine, & il faut avouer que le despotisme y est soumis à une sorte d'ordre & de règle. Les âmes sans énergie n'y sont que viles & fourbes : le génie, à moitié étouffé, n'ose s'y montrer. La mollesse des mœurs bannit la férocité, & on en est quitte, dans ce pays, pour quelques coups de bâton que l'empereur & les mandarins font donner sans forme de procès, & qu'on est accoutumé à prendre pour des corrections paternelles. Les prisonniers, dit-on, y sont traités avec plus d'humanité qu'ailleurs ; la procédure criminelle est assujettie à des formalités, on n'y connaît point l'usage du cordon, si commun chez les Turcs. La Chine, en un mot, n'offre, dans toute sa vaste étendue, que des campagnes que le travail & l'industrie de ses nombreux p.131 habitants ont fécondées. En faisant ces

## **Doutes proposés — Les doutes éclaircis** sur la Chine

observations, notre auteur en a conclu que le despotisme peut n'être pas toujours le fléau de la société. Puisque l'empereur de la Chine ne dévore pas ses sujets, comme le Grand Turc dévore les siens, il faut donc, s'est-il dit, qu'il y ait deux despotismes, l'un arbitraire, qu'on ne peut trop blâmer, l'autre légal qu'on ne peut trop louer. Un rêve agréable, qui plaît à un homme de génie, devient en quelque sorte une réalité. Dupe lui-même de son erreur, il ne voit plus que ce qu'il a intérêt de voir, il bâtit enfin un système qu'il aurait réfuté s'il ne s'était laissé prévenir.

Permettez-moi de vous demander, Monsieur, s'il est bien sûr que les avantages que les économistes admirent dans l'administration de la Chine, soient le fruit du despotisme & non pas de quelques accidents particuliers qui, malgré le despotisme, produisent le bien qu'on veut nous faire envier. Peut-être que le despotisme vieillit, permettez-moi <sup>p.132</sup> cette expression, & qu'il devient moins horrible & moins effrayant en vieillissant. Il est du moins certain que c'est dans le temps qu'il s'établit dans une nation, qu'il lui fait éprouver ses plus grands excès. Le nouveau despote, fier d'un pouvoir sans bornes, qu'il craint cependant encore de perdre, se presse de tout intimider, de tout abattre & de tout renverser. Tant qu'il peut appréhender quelque revers, il est impitoyable ; ce n'est que quand les esprits se sont accoutumés à la servitude, qu'il semble se relâcher de sa rigueur ; ce n'est que quand il est rassasié, ou qu'il n'a plus rien à prendre à ses sujets qu'il met un terme à ses déprédations.

La vanité & l'avarice, deux passions qu'il est si difficile de satisfaire dans un monarque arbitraire, n'ont-elles pas causé autrefois à la Chine bien des malheurs ? Il me semble qu'un économiste ne peut point douter des vexations que cet empire a éprouvées, quand les impôts, levés en forme de capitation, ou par voie <sup>p.133</sup> de monopole, n'étaient point encore établis sur les terres. Telles étaient, il y a huit siècles, les sources des richesses de l'empereur ; & l'agriculture ne devait pas alors être florissante.

## **Doutes proposés — Les doutes éclaircis** sur la Chine

Peut-être que les passions du prince ne sont aujourd'hui moins destructives, que parce qu'on est enfin parvenu à ne lui rien contester. Il s'est établi des coutumes & des usages que le temps a affermis ; le prince les laisse subsister, & y obéit, non pas parce que votre évidence le contraint à les respecter, mais parce qu'il ne doit presque jamais avoir envie de les détruire.

Je vous prie de remarquer que les Chinois sont le peuple policé de la terre le moins capable de penser, parce qu'il n'y a jamais eu peuple attaché aussi superstitieusement qu'eux aux minuties les plus puériles de leurs cérémonies, de leurs rites & de leurs routines. Le despotisme a réussi à leur imposer ce joug accablant, & il fait la sûreté du gouvernement. Il y a plus de deux mille ans que les Chinois ont les connaissances <sup>p.134</sup> qu'ils ont aujourd'hui ; ils les ont acquises, selon les apparences, dans le temps qu'ils n'étaient pas encore esclaves, & depuis elles n'ont point servi à étendre leurs lumières & leur raison. Les lettrés, entre les mains de qui est toute l'administration, passent leur vie à étudier leurs caractères, & meurent, malgré l'application la plus assidue, avant que d'avoir pu parvenir à les connaître tous. Les examens qu'ils sont obligés de subir pour s'élever au rang de lettrés, rang qui ouvre l'entrée aux places les plus importantes, ne roulent que sur des questions assez simples de morale : on s'instruit des lieux communs de la politique, & jamais on ne se demande si ce qui se fait est ce qui doit se faire. Les Chinois n'ayant ainsi qu'un cercle très borné d'idées, chacun se tient à la place où il se trouve, non pas parce qu'il est heureux, mais parce qu'il est assez stupide pour croire que c'est celle qu'il doit occuper ; & l'empereur lui même, abruti par l'abrutissement général de sa nation, végète sans <sup>p.135</sup> crainte & sans désirs, parce que tous ses sujets tremblent à son nom seul. Tout l'empire est ainsi plongé dans une profonde apathie par rapport aux objets les plus importants de la société ; & le despotisme, dans le reste de l'Asie, si soupçonneux, si jaloux de son pouvoir, si avare & si cruel, y paraît désarmé. Mais, Monsieur, en établissant ailleurs le

## **Doutes proposés — Les doutes éclaircis** sur la Chine

despotisme, seriez-vous bien sûr de lui donner également des entraves ? Établirez-vous partout la même stupidité & le même genre d'études & de connaissances, que mille hasards & mille circonstances dont vous ne pouvez pas être le maître ont concouru à établir à la Chine ? Comment entretiendrez-vous cette médiocrité des connaissances chinoises, comment empêcherez-vous l'esprit de prendre son essor, si vous ne pouvez pas occuper vos sujets, pendant toute leur vie, d'une foule de caractères qu'il est impossible de savoir ? Permettez aux Chinois d'acquérir de nouvelles lumières, & de juger avec justesse de leur situation, p.136 & vous verrez sur-le-champ le despotisme devenir soupçonneux, ensuite timide & enfin furieux. Il faut donc se garder de proposer comme l'ordre naturel & essentiel des sociétés, un gouvernement qui n'est bon à la Chine que par hasard, ou plutôt qui, par hasard, n'y produit pas les maux qu'il produirait chez tout autre peuple.

En suivant l'ordre ordinaire des choses, la plupart des empereurs doivent être des hommes sans caractère, c'est-à-dire, des hommes qui n'aient que des vertus froides & stériles, & des vices communs qu'une gravité majestueuse, puérile & pédantesque contient. Aucun intérêt puissant ne les remuant ni au dedans ni au dehors de leurs États, leur âme n'a jamais occasion de se secouer ou de faire un effort, & ils obéissent par nonchalance à la coutume. Dans aucun autre pays la puissance législative ne peut être aussi oisive qu'elle l'est à la Chine, parce que dans aucun autre pays, les hommes ne sont aussi routiniers p.137 que les Chinois. Tout va aujourd'hui comme hier par le secours des préjugés, de l'habitude & d'une administration rigoureuse qui embrasse à la fois toutes les parties de la société, qui ne se relâche jamais & qui inspire une crainte continuelle. Ne croyez pas que le gouvernement s'occupe du bien public, puisqu'il subsiste des abus qu'il serait aisé de corriger. On n'a pas songé à former des colonies pour se débarrasser des citoyens qui surchargent l'État, & rien cependant n'est plus facile à imaginer. On regarde toute nouveauté comme un vice & on

## **Doutes proposés — Les doutes éclaircis** sur la Chine

craindrait de donner du courage aux Chinois, quoique leur poltronnerie ait déjà fait le malheur de l'empire. Sans songer aux inconvénients qui accompagnent la mendicité, on la laisse subsister, parce qu'elle subsiste depuis longtemps.

Vous le voyez, Monsieur, la vanité ou l'ambition d'être le maître, n'incendie pas, si je puis parler ainsi, l'âme d'un empereur de la p.138 Chine à qui on ne conteste rien : mais cette disposition ne peut se trouver que dans un despotisme ancien ; & avant que de devenir ancien, combien le despotisme que vous voulez établir, n'aura-t-il pas causé de maux ? Ajoutez à ce que je viens de dire que l'avarice, si redoutable dans un despote, ne fait craindre aucun danger aux Chinois. Les richesses du prince égalent son pouvoir & elles suffisent sans peine à tous ses besoins & au luxe énorme de sa cour. Les revenus de l'empereur montent, nous dites-vous, à un milliard de notre monnaie ; a-t-il besoin d'une grande modération pour ne pas expolier ses sujets par des violences & des confiscations ? N'est-il pas vraisemblable qu'il tire de ses sujets tout ce qu'il en peut tirer ? Pourquoi ne respecterait-il pas le reste de leur fortune ? Pourquoi dévorerait-il leur subsistance ? L'empereur de la Chine est un homme toujours rassasié ; & dans cette situation les lions & les tigres mêmes sont tranquilles p.139 & timides. Mais en établissant le despotisme, aurez-vous toujours, Monsieur, des États si considérables & des revenus si immenses à donner à votre despote ? Et s'il a des besoins, que deviendra votre ordre naturel ? Ne craindrez-vous rien pour votre agriculture ?

L'empire de la Chine n'a point de voisins. Il n'a point de guerre étrangère à soutenir ; ainsi le prince n'a aucune raison ni aucun prétexte de chercher des secours extraordinaires dans la fortune de ses sujets. Mais si on ne place pas le despotisme dans la même situation & dans les mêmes circonstances, au lieu d'être paisible & tranquille, comme il est à la Chine, vous le verrez s'irriter, s'armer de toutes ses forces, mépriser la justice, braver l'évidence, dévaluer

## **Doutes proposés — Les doutes éclaircis** sur la Chine

l'État, & n'offrir bientôt que ce spectacle déplorable que présentent la Turquie & la Perse.

Mais quand vous auriez établi dans un autre pays un despotisme aussi peu dévorant que celui de la <sup>p.140</sup> Chine, croiriez-vous, Monsieur, avoir fait un grand chef-d'œuvre en politique ? Il ne suffit pas en établissant une puissance tutélaire, d'empêcher qu'elle ne dévore ceux qu'elle doit protéger ; il faut encore qu'elle mette la société à l'abri des violences & des injustices de ses voisins. Vous savez à cet égard combien la Chine est dépourvue de toute protection, elle a été subjuguée plusieurs fois par les Tartares. Si vous ne trouvez pas un pays entouré presque de toutes parts par la mer & de hautes montagnes, & qui n'aura pour voisins que des vagabonds qu'on arrête avec une muraille, ou les royaumes du Tonquin & de la Cochinchine que le despotisme a réduits à la plus grande faiblesse, que deviendra votre empire ? Comment en fermerez-vous l'entrée à ses ennemis ? Par quels moyens empêcherez-vous que les récoltes des propriétaires & des cultivateurs ne soient pillées & brûlées ? Comment empêcherez-vous que le pays ne soit conquis & <sup>p.141</sup> ne devienne esclave sous un vainqueur insolent ? Si vous voulez faire de bons soldats sous votre despote, prenez garde que vous serez obligé de détruire les mœurs, les habitudes & les coutumes chinoises, qui vous sont cependant nécessaires pour que le despotisme ne devienne pas destructif. Ce génie paisible des bacheliers & des docteurs, qui entretient la Chine dans un ordre apathique, ne peut faire place au génie qui fera de bons soldats, sans que l'harmonie de tout le gouvernement ne soit détruite. Il faut élever l'âme des hommes qui doivent sacrifier leur vie à leur patrie, & le despotisme s'effarouche dès qu'il ne voit pas autour de lui des esclaves timides. Choisissez, Monsieur, ou de laisser votre société sans défense, ou de lui donner un autre gouvernement que celui de la Chine.

Ces Tartares qui ont vaincu & subjugué un empire qui entretient sur pied plus de sept cent mille hommes de milice, & qui a plus de



## **Doutes proposés — Les doutes éclaircis** sur la Chine

citoyens que l'Europe entière, <sup>p.142</sup> je voudrais qu'ils eussent attaqué une seule ville de l'ancienne Grèce, par exemple, cette république de Sparte pour laquelle vous avez tant de mépris ; vous verriez comment auraient été traités ces héros si redoutables pour les Chinois. Rappelez-vous quel fut le sort de ces Gaulois qui pénétrèrent jusqu'à Delphes dans un temps où la Grèce déjà corrompue, divisée & trop accoutumée à craindre la Macédoine, ne paraissait presque plus en état de défendre sa liberté expirante. Je voudrais voir débarquer à la Chine, ou dans le nouvel empire que vous auriez établi sur ce modèle, trente mille Macédoniens commandés par un Alexandre ou un Philippe ; vous éprouveriez de quel secours vous seraient alors les principes de votre ordre naturel ; vous verriez ce que deviendrait l'évidence de vos bacheliers devant le courage de mes soldats. Tout fuirait à l'approche des ennemis, & le vainqueur bientôt maître de Pékin, régnerait impérieusement & <sup>p.143</sup> sans contradiction sur toutes les provinces de l'empire. En voyant que tantôt une poignée de Tartares, & tantôt une bande de voleurs formée dans quelque province, suffisent pour subjuguier la Chine ; que les Chinois sont tranquilles dans leur défaite & leur humiliation, & ne font aucun effort pour secouer le joug des étrangers ou des brigands domestiques qui les ont asservis, comment a-t-il été possible de ne pas soupçonner qu'il y avait un vice énorme dans la constitution de leur gouvernement ? Il était aisé de s'apercevoir qu'une nation si aisément vaincue, n'était pas la nation la plus sage & la plus heureuse de la terre, ou que l'ordre qui y règne est plutôt le fruit de sa crainte & du hasard que de sa politique.

Ce qui a vraisemblablement trompé l'auteur du *Despotisme de la Chine*, c'est qu'ayant commencé ses études politiques par l'agriculture, la nature des impôts & du commerce, il s'est accoutumé à regarder <sup>p.144</sup> ces objets secondaires de l'administration comme les principes fondamentaux de la société. La Chine est très peuplée, & toutes ses terres sont parfaitement

## **Doutes proposés — Les doutes éclaircis** sur la Chine

cultivées, j'en conviens ; mais fallait-il conclure de cette vérité que le gouvernement de la Chine est parfait ? Non sans doute, puisque la population la plus nombreuse & l'agriculture la plus florissante peuvent se trouver dans un gouvernement que vous regardez vous-même comme très vicieux. L'ancienne Grèce qui se gouvernait par des principes tout contraires à votre ordre naturel, était, malgré les colonies fréquentes qu'elle envoyait au dehors, plus peuplée que ne l'est la Chine, & aucune friche ne déshonorait ses campagnes. Il peut se faire qu'on ne doive ces avantages qu'à quelques accidents heureux ou à une industrie particulière ; telle est aujourd'hui la province de Hollande où le commerce appelle & retient des habitants que ses terres ne pourraient nourrir.

p.145 En supposant que le gouvernement de la Chine ait la sagesse de n'enlever ni aux propriétaires ni aux cultivateurs les fonds nécessaires à la culture & à la reproduction des fruits ; pourquoi prétendez-vous je vous prie, que le despotisme seul soit capable de cette modération ? Ne paraît-il pas certain que tous les peuples ont commencé par faire ce que vous admirez dans les Chinois ? Il me semble que le sens commun suffit aux peuples les plus démocratiques pour diminuer, autant qu'il est possible, les impositions qui nuiraient à l'agriculture ; & naturellement ils doivent être plus économes que votre despote qui ne sent pas le poids des charges publiques, & qui au contraire peut être heureux du malheur public.

Les empereurs de la Chine régnant dans les contrées les plus riches & les plus fertiles de la terre, & n'ayant presque aucune guerre à soutenir contre leurs voisins, il leur a été aisé de ne pas détériorer l'agriculture ; & quoiqu'ils p.146 négligeassent toutes les autres parties de l'État, vous concevez facilement que leurs sujets se multipliaient, parce que les hommes se multiplient toujours à proportion de la nourriture qu'ils rencontrent. Mais si le peuple le mieux gouverné ne se trouve ni dans la même position ni dans les mêmes circonstances, si ses provinces sont moins fécondes, s'il est obligé de soutenir des guerres dispendieuses contre des voisins

## **Doutes proposés — Les doutes éclaircis** sur la Chine

inquiets & ambitieux ; ne voyez-vous pas que malgré la sagesse supérieure de ses lois, il n'aura point cette agriculture & cette population qui vous charment chez les Chinois ? Pour vous convaincre que ces avantages ne sont pas à la Chine le fruit d'une politique éclairée, je vous prie de faire attention que son gouvernement, paresseux par sa nature & peu industriel, n'a pas l'esprit de profiter de la fécondité de ses terres & de la multitude de ses citoyens pour bannir la pauvreté & la misère de ses États & pour augmenter ses <sup>p.147</sup> forces ; de sorte que la Chine est restée sans défenseurs contre les étrangers, & est inondée d'une canaille qui meurt de faim & qui lui est à charge.

Pour vous donner une preuve encore plus forte, Monsieur, que votre despotisme chinois ne produit un certain bien que par hasard, je remarquerai qu'il ne connaît point vos principes économiques. Notre auteur lui-même ne dissimule pas qu'on lève à la Chine quelques impôts indirects que vous blâmez ; il ajoute, il est vrai, que c'est peu de chose ; mais ne se trompe-t-il point ? Il me semble que dans les relations que j'ai lues autrefois de cet empire, j'ai trouvé une capitation qui forme la branche la plus considérable de son revenu. Je crois y avoir vu que les villes paient des tributs ; & n'en doit-on pas conclure que l'industrie y est taxée ? J'ai encore entendu parler d'une gabelle & de quelques douanes qui supposent une maltôte que vous condamnez. En vérité, Monsieur, <sup>p.148</sup> comment avez vous pris pour modèle de votre politique une administration où l'on connaît si peu les principes qui vous sont les plus chers ? Si après quatre mille ans de despotisme légal, la Chine croupit encore dans une pareille ignorance, qu'attendez-vous d'un gouvernement si lent à découvrir la vérité, & à se corriger ?

Permettez-moi de vous demander ce qui arriverait à l'empire des Chinois, si sans rien changer à ses mœurs, à ses lois, à ses coutumes ni à son gouvernement, vous partagiez seulement ses provinces en plusieurs souverainetés indépendantes. Bientôt vous verrez que ces mœurs, ces lois, ces coutumes & ce gouvernement que vous aimez

## **Doutes proposés — Les doutes éclaircis** sur la Chine

tant, souffriront plusieurs altérations. Tout l'édifice sera ébranlé. Des princes dont les besoins seront plus grands que les richesses de leurs sujets, ne se trouveront plus dans cette abondance rassasiante où est actuellement l'empereur de la Chine. Les passions de tous ces princes p.149 dirigeront leur politique ; on fera de la finance & du commerce un art compliqué & ténébreux ; il faudra que les lettrés renoncent malgré eux à ces belles maximes qu'ils savent aujourd'hui & qui leur deviendront bientôt inutiles. Des princes qui ne sont pas contents de leur fortune, ne tardent pas à convoiter les terres de leurs voisins ; la guerre va être allumée, les besoins de tous ces États se multiplieront, & sous prétexte d'y pourvoir, on ne tardera pas à satisfaire toutes les fantaisies des souverains.

La Chine a déjà pris une face nouvelle, & bientôt elle aura des friches. Le Chinois, incertain de profiter du fruit de ses travaux, ne voudra plus semer pour un autre, & la paresse engourdira ses bras. Le nombre des habitants diminuera à proportion que les friches se multiplieront & que les campagnes lâchement cultivées seront moins secondes. Il me paraît bien difficile que vous puissiez nier cette suite de p.150 dégradations & j'en conclus que ce n'est donc pas à la nature de son gouvernement, que la Chine doit l'état florissant de son agriculture, mais à des accidents étrangers au despotisme. Les hommes cultiveront avec ardeur, quand le gouvernement respectera les fonds nécessaires à l'agriculture, & qu'ils ne seront point condamnés à être pauvres au milieu des richesses qu'ils auront produites. Pourquoi le despotisme serait-il plus propre que tout autre gouvernement à se conduire avec la sagesse & la modération qui rendent les peuples heureux ? Apprenez-moi, je vous prie, par quelles raisons la liberté dévasterait les campagnes. Je vous ai rapporté les accidents qui font fleurir l'agriculture à la Chine ; prouvez-moi à votre tour que ce n'est qu'à des hasards extraordinaires que quelques peuples libres, les Grecs par exemple & les Romains, ont dû une population nombreuse & des récoltes abondantes.

## **Doutes proposés — Les doutes éclaircis** sur la Chine

Les empereurs de la Chine ne <sup>p.151</sup> s'étant point portés, faute de besoins, aux excès ordinaires sous un gouvernement despotique ; il s'est enfin établi, à l'égard des impôts & de toutes les autres branches de l'administration, une routine qui se fait respecter, & qui a une fausse apparence du bon ordre. De là vient que leurs ministres & les mandarins n'exercent qu'une tyrannie sourde ; ils emploient plutôt la fraude & la ruse que la violence, parce qu'ils ne parviennent aux grands emplois qu'après qu'une longue éducation les a accoutumés à tout craindre. Il a paru, il y a quelque temps un roman chinois ; & dans cet ouvrage, qui peint sans doute les mœurs de la nation, on m'a assuré qu'on n'y raconte que des malversations & des coquinerie clandestines des mandarins. Je le crois sans peine : tout ce qui décèle une âme basse & ne suppose aucun courage, doit former leur caractère. Il n'en coûte rien à notre auteur d'avancer qu'on donne les charges aux personnes les plus recommandables par <sup>p.152</sup> leurs lumières & leur probité ; mais pourquoi donc nous apprend-il que les fortunes sont très vacillantes à la Chine, & qu'il n'y a presque point de mandarin qui ne soit congédié de son emploi ? N'est-ce pas nous dire que la vertu des magistrats est très fragile, ou que le gouvernement est extrêmement capricieux : & quelles conséquences n'en faut-il pas tirer ? Si nous n'avions pas en Europe des Universités, des examens, des thèses, des grades, des attestations de vie & de mœurs, on pourrait nous en faire accroire sur la Chine ; mais là, comme ici, l'intrigue & le crédit doivent tenir lieu de mérite, & le parent d'un colao ou d'un mandarin n'a pas besoin d'être supérieur à ses concurrents pour leur être préféré. Il y a chez les Chinois des censeurs qu'on nomme kolis ; ce sont des espèces de commissaires que l'empereur envoie dans les provinces pour y examiner tout ce qui s'y passe. Notre auteur assure qu'ils sont redoutables à l'empereur même & aux princes du sang ; je l'aurais cru, s'il <sup>p.153</sup> ne disait pas ailleurs que ces kolis reviennent de leurs commissions avec quatre ou cinq cents mille écus de butin.

## **Doutes proposés — Les doutes éclaircis** sur la Chine

J'ai de la peine à me persuader que l'empereur <sup>1</sup> ait le temps d'examiner par lui-même toutes les affaires de son vaste empire, & de recevoir les hommages de cette multitude de mandarins qu'il nomme aux emplois vacants, ou qui cherchent à y parvenir. Comment veut-on que je croie que l'ordre qui s'observe aux palais est si merveilleux & que les lois ont si bien pourvu à toutes les difficultés, que deux heures suffisent chaque jour pour tant de soins ? Avec votre permission Monsieur, c'est une chose impossible. L'empereur ne lit donc pas ces mémoires innombrables qui lui sont envoyés tous les jours de chaque partie de l'empire ; la délation & l'espionnage, ordonnés aux Chinois pour l'instruction du souverain, ne servent donc qu'à avilir les âmes ; le p.154 prince, condamné à ne voir, à ne penser, à ne juger que par ses colaos, qui abusent de son nom & de son autorité, n'est donc qu'un fantôme de monarque, malgré les talents que la nature peut lui donner.

Je crois qu'on fait quelquefois des remontrances à l'empereur ; mais, s'il est impossible qu'il gouverne par lui-même, que sert de lui prouver que ses ordres sont contraires à ses vrais intérêts ? Prenez garde, Monsieur, qu'il ne faut pas citer comme une chose ordinaire, un phénomène unique, ce fait dont j'ai déjà eu l'honneur de vous parler, lorsque les représentants se succédèrent les uns aux autres en se dévouant à la mort, & lassèrent ainsi l'opiniâtreté du prince. Les remontrances d'une nation asservie doivent être insipides & molles. Tout l'art des gens en place à la Chine, consiste à proportionner leurs injustices & leurs vexations à leur crédit & à leurs forces ; faute d'exactitude dans ce calcul, ils exciteraient des plaintes trop aiguës, & l'empereur pourrait p.155 peut-être y avoir égard dans un moment d'humeur, ou pour se débarrasser d'un bruit importun. Si, dans un pays libre, une injustice particulière excite une plainte générale, je vous prie d'observer qu'il n'en est pas de même sous le despotisme : on plaint un innocent qui est sacrifié à la vengeance ou à l'avarice d'un mandarin mais on le plaint en

---

<sup>1</sup> *Éphémérides*, T. 4, p. 71. [[Quesnay, Œuvres, p. 586.](#)]

## **Doutes proposés — Les doutes éclaircis** sur la Chine

secret, chacun se tait, parce qu'il se croit trop heureux de n'être pas à la place de l'opprimé.

Rien n'est plus digne d'admiration, dit l'auteur <sup>1</sup> du *Despotisme de la Chine*, que la façon d'y rendre la justice... Pour les affaires d'importance, on peut appeler des jugements des vice-rois, aux cours souveraines de Pékin ; ces cours ne prononcent qu'après en avoir informé Sa Majesté, qui quelquefois prononce elle-même après avoir fait faire toutes les informations convenables. Mais, Monsieur, souffrez que je vous dise que cela n'est pas p.156 admirable, mais très suspect ; & l'auteur de l'*Ordre naturel des sociétés* a fort raison de ne pas vouloir que son despote soit juge : quel scandale pour les jeunes économistes, que leurs maîtres se contredisent ainsi !

Voici encore une chose sans doute digne d'admiration. L'empereur, dit-on <sup>2</sup>, nomme un commissaire pour examiner toutes les causes criminelles : souvent il les adresse à différents tribunaux, jusqu'à ce que leur jugement soit conforme au sien. Cela ne s'appellerait-il point mendier ou plutôt dicter un jugement ? Une affaire criminelle, ajoute-t-on, n'est jamais terminée qu'elle n'ait passé par cinq ou six tribunaux subordonnés les uns aux autres, qui font de nouvelles procédures, & prennent des instructions sur la vie & la conduite des accusés & des témoins, Ces délais, à la vérité, font longtemps languir l'innocence dans les fers ; mais ils la sauvent toujours de l'oppression. Notre auteur prend un p.157 peu légèrement son parti sur les innocents de la Chine ; une prison, des fers ne sont donc pas une oppression. Est-il indifférent aux hommes, que l'innocence subisse pendant longtemps le sort destiné au crime ? Voilà donc comment les lois de la Chine ne sont autre chose que la loi naturelle elle-même. Qui ignore que les longueurs & les délais dans la forme & la procédure des justices criminelles, sont un vice énorme dans la société ? Il blesse les droits de

---

<sup>1</sup> *Éphémérides*, T. 4, p. 74. [[Quesnay, Œuvres, p. 616.](#)]

<sup>2</sup> *Éphémérides*, T. 4, p. 77. [[Quesnay, Œuvres, p. 617.](#)]

## **Doutes proposés — Les doutes éclaircis** sur la Chine

l'innocence & le châtement, en venant trop tard, ne produit plus l'effet salutaire qu'on en attend.

Comment voulez-vous, Monsieur, que je croie que les lois pénales sont douces à la Chine, quand je lis la description que notre auteur fait lui-même de la manière dont on écorche & coupe par morceaux un homme coupable de trahison ou de révolte ? Prouve-t-il bien cette prétendue douceur, en disant que le châtement le plus léger est la bastonnade ; & que ce supplice, qui, contre toutes les règles d'une bonne <sup>p.158</sup> législation, ne flétrit point celui qui le reçoit, est quelquefois assez violent pour causer la mort ? Il est vrai que, pour nous consoler, on nous avertit que les coupables trouvent moyen de gagner les exécuteurs qui ont l'art de ménager les coups avec une légèreté qui les rend presque insensibles. Je ne suis plus étonné qu'on fasse usage, à chaque instant, de la bastonnade qui ne devient qu'une espèce d'amende ; mais que puis-je penser du caractère & des mœurs des Chinois qu'on n'a pas imaginé de conduire par des sentiments d'honneur ? Ces graves mandarins, qui ont quelquefois eux-mêmes la bastonnade, sont trop avisés pour ne pas s'apercevoir qu'on n'exécute point régulièrement leurs ordres ; & ce serait le dernier terme de la corruption, de la lâcheté & de l'infamie, s'ils partageaient les profits des exécuteurs de la justice. Notre auteur ajoute que souvent des hommes se louent volontiers pour supporter le châtement à la place des coupables. La plus vile canaille en <sup>p.159</sup> Europe n'est pas capable de cet avilissement. L'évidence tolère-t-elle à la Chine un pareil abus ? Quelle idée les magistrats y ont-ils des lois, de la justice & des châtements ? Et quel jugement devons-nous porter de ces prétendus sages ?

Permettez-moi actuellement de demander à l'auteur du *Despotisme de la Chine*, pourquoi les Chinois, ainsi qu'il le prétend, ne seraient pas aussi vicieux dans l'intérieur de l'empire, qu'ils le sont à Canton. Nous pouvons avoir communiqué quelques-uns de nos vices à ceux qui commercent avec nous, soit ; mais nous ne méritons pas tous les reproches que les voyageurs leur font. Dans



## **Doutes proposés — Les doutes éclaircis** sur la Chine

aucun pays, la générosité n'est l'esprit du commerce ; cependant les commerçants d'Europe traitent avec bonne foi, & ceux de la Chine sont les fripons les plus impudents & les plus adroits de toute l'Asie. Si le gouvernement était aussi attentif qu'on l'assure à rendre les citoyens honnêtes gens, il ne sacrifierait pas leurs mœurs aux profits <sup>p.160</sup> du commerce, & ne souffrirait pas que les villes maritimes devinssent une école de corruption. Les relations des missionnaires ne vous sont-elles pas suspectes ? Ils ont vu à la Chine je ne sais quoi de monacal, & ils en ont été enchantés. Une fausse apparence d'ordre, d'exactitude, de politesse & d'humilité, les a empêchés d'apercevoir une servitude véritable & les vices abjects qui l'accompagnent. Mais je veux bien m'en rapporter aux missionnaires. Si j'ai bonne mémoire, c'est dans le père Le Comte que notre auteur a puisé la plupart de ses remarques sur la Chine, & les principes mêmes de son système despotique. Cet écrivain, qui par conséquent ne peut vous être suspect, ne nous peint-il pas les Chinois comme des hommes dévorés par la soif de l'argent ? Cent fois il parle des excès où les porte l'avarice. La plus honteuse corruption règne dans le conseil du prince & dans les cours souveraines de Pékin. Les colaos & les mandarins de la capitale mettent à <sup>p.161</sup> contribution les gouverneurs & les mandarins des provinces. Tout homme public est perdu s'il n'achète pas la protection de son supérieur, & il s'en dédommage sur ses inférieurs. Le père Le Comte paraît faire un cas extrême de l'hypocrisie ; & quand on examine bien ses relations, on voit que c'est la seule vertu qu'il accorde aux Chinois ; & c'est en effet la seule que peut leur donner leur misérable gouvernement.

Qu'on ne nous propose plus ce peuple comme un modèle. Pour me convaincre de sa prétendue vertu, on a beau me dire que toutes ses lois <sup>1</sup> se trouvent dans l'admirable livre de l'U-King, & qu'il n'a pas moins de vénération pour cet ouvrage, que les juifs pour l'Ancien Testament, les chrétiens pour le Nouveau, & les Turcs pour

---

<sup>1</sup> *Éphémérides*, T. 4, p. 44. [[Quesnay, Œuvres, p. 605.](#)]

## **Doutes proposés — Les doutes éclaircis** sur la Chine

l'Alcoran. Mais, sans parler, Monsieur, des juifs & des mahométans, comment, je vous prie, sommes-nous chrétiens ? Respecter l'Évangile, & <sup>p.162</sup> observer ses préceptes, ce n'est pas la même chose. Quand l'U-King serait le commentaire le plus parfait de la loi naturelle, ce que je ne crois pas ; quand les Chinois l'auraient continuellement dans les mains, & qu'ils y trouveraient toutes les règles de leurs devoirs publics & privés, j'aurais encore quelque répugnance à croire que ce livre pût les délivrer des vices que leur gouvernement leur rend nécessaires.

On nous dit <sup>1</sup> que les passions des hommes qui forcent l'ordre, ne sont pas des vices du gouvernement qui les réprime. J'en conviens, Monsieur, pourvu que les passions soient en effet réprimées, & qu'il y ait peu de coupables ; mais, si ces passions dangereuses forment le caractère général de la nation, je dirai hardiment que le gouvernement est vicieux. Les hommes réfractaires, ajoute-t-on, qui déshonorent l'humanité, peuvent-ils servir de prétexte pour décrier un <sup>p.163</sup> gouvernement ? Sans doute, Monsieur, car un gouvernement n'est pas bon parce qu'il prononce une loi contre un désordre, mais parce qu'il est en état de la faire observer. Un bon gouvernement ne se borne pas à punir les crimes ; il les prévient en donnant de bonnes mœurs. En voilà assez, & peut-être trop sur les Chinois : j'en reviens, Monsieur, à l'ordre naturel des sociétés.

@

---

<sup>1</sup> *Éphémérides*, T. 4, p. 43. [[Quesnay, Œuvres, p. 630.](#)]

**LES DOUTES ÉCLAIRCIS, ou**  
**Réponse aux objections de M. l'abbé de Mably**

\*

**QUATRIÈME LETTRE**

**de M. D. à M. l'abbé de Mably**

@

p.218 Que vous rassemblez, Monsieur, & que vous confondez d'objets différents dans vos lettres sur la Chine ! La constitution primitive & fondamentale du gouvernement, l'administration, la police, la morale privée du souverain, la politique de l'État ; la propriété foncière qui, selon vous, excite la guerre ; les vertus héroïques que vous mettez au premier rang dans votre plan de société, d'où vous bannissez la propriété foncière ; le mépris que vous avez conçu pour les Chinois, grands possesseurs de propriétés foncières & qui vous paraissent négliger les vertus héroïques.

p.219 Dans ce chaos, il n'est pas étonnant que vous ayez trouvé des obscurités & que vous ayez quelquefois perdu le fil de vos raisonnements. Il est aisé de concevoir combien vous avez dû être embarrassé pour concilier l'histoire des Chinois avec celle des Romains. Vous comparez ces deux peuples, & vous attribuez la durée de la domination des premiers à l'étendue immense de leur empire, tandis que la domination des derniers a été si étendue & si passagère. Comment accorder la simplicité des souverains de la Chine qui ne sont pas parvenus au despotisme arbitraire, & la stupidité que vous supposez à leurs sujets, si faciles à opprimer ; la multitude de caractères hiéroglyphiques & le peu de connaissances des Chinois ; la prospérité de leur culture, leur population surabondante & la dureté du gouvernement ; l'ignorance de ce

## **Doutes proposés — Les doutes éclaircis** sur la Chine

peuple, & l'étude rigoureuse des lois naturelles & p.220 constitutives de la société. Avec quelques assertions sur des faits, dont vous avouez vous-même n'être pas bien instruit, vous avez ainsi tout mis en contradiction : & puis vous vous êtes permis d'appeler *roman historique* l'histoire de la Chine composée par des missionnaires, qui n'avaient rien vu en Europe qui ait pu leur donner l'idée de ce roman ; & puis, en supposant la réalité des récits, vous avez hasardé des conjectures pour combattre cette réalité même : & puis vous avez essayé de contrebalancer l'autorité des historiens chinois, en leur opposant *l'incompatibilité de l'histoire de tous les pays du monde, ou l'on ne voit rien qui ne puisse s'expliquer aisément avec celle de la Chine, qui n'offre que des événements dont on ne peut découvrir les causes ;* & cependant vous annoncez *la division future de l'empire de la Chine en différentes dominations qui anéantiront la culture, & feront de la finance & du commerce un art ténébreux,* p.221 *qui déroutera les lettrés des belles maximes qu'ils savent aujourd'hui & qui leur deviendront bientôt inutiles.* Comment un philosophe éclairé se permet-il toutes ces contradictions, toutes ces subtilités peu adroites, pour combattre un gouvernement dont tous les historiens s'accordent à reconnaître l'antiquité ? En vain mettez-vous le fait en supposition. Tout le monde conclura avec vous que si *le gouvernement de la Chine reste dans une perpétuelle immobilité depuis quatre mille ans, sa constitution, qui produit de pareils effets, est la plus sage ;* & personne ne contestera la durée immense de cet empire. Mais, Monsieur, pourquoi prétendez-vous rendre les philosophes économistes responsables des prétendus abus de ce gouvernement ? Vous avaient-ils reproché ceux qui résultent du gouvernement de Sparte ? Avions-nous élevé aucune doute sur la certitude de ce que vous avancez p.222 à son sujet, quoique des personnes instruites prétendent vous trouver en opposition avec Plutarque & Thucydide ? Il faut distinguer, Monsieur, les principes d'avec les faits. Quand même vous trouveriez dans le gouvernement chinois quelques parties qui ne seraient pas

## **Doutes proposés — Les doutes éclaircis** sur la Chine

conformes à nos principes, vous ne seriez pas autorisé à vous écrier, comme vous le faites : *Quel scandale pour les jeunes économistes que leurs maîtres se contredisent ainsi !*

Nous regardons, Monsieur, le gouvernement chinois comme le meilleur gouvernement qui existe, mais non pas comme le meilleur gouvernement possible. Nous lui reconnaissons des défauts ; & le cinquième volume des *Éphémérides* de l'année dernière, vous offre un chapitre entier où ils ne sont pas dissimulés. Il y a bien de la légèreté à lire aussi peu, Monsieur, quand on prétend réfuter. Vous auriez vu, dans ce chapitre, que les philosophes <sup>p.223</sup> économistes reprochent aux Chinois de ne s'être pas adonnés à un commerce extérieur plus étendu, qui aurait employé le superflu de la population, & qui l'aurait déterminée à aller s'établir dans d'autres climats, & ajouter de nouvelles provinces à leur empire.

Quant aux excès que vous leur reprochez, & que nous détesterions ainsi que vous ; nous vous ferons d'abord observer, Monsieur, que l'esclavage toléré à la Chine n'y est pas avilissant, qu'il n'y est qu'une espèce de domesticité assez douce ; qu'il ne prive pas de toute propriété ; que le fils esclave hérite de son père esclave ; qu'ils peuvent tous les deux gagner de quoi se racheter ; & que les mœurs & les lois du pays obligent les maîtres de regarder & de traiter leurs esclaves comme leurs enfants.

L'auteur du *Despotisme de la Chine*, après être convenu des abus toujours condamnables ne manque pas de dire <sup>p.224</sup> que l'administration devrait réprimer ces excès si contraires à la constitution de tout gouvernement, dont la liberté personnelle est la base essentielle. Mais il paraît extraordinaire, Monsieur, que ce soit vous qui appeliez excès affreux la vente de sa liberté. En effet, d'après vous, les Chinois ne la vendent que par besoin ; & dans votre gouvernement fondé sur la communauté des biens, vous voudriez, Monsieur, que tous les hommes y renoncassent sans nécessité & simplement mûs par un désintéressement qui n'est heureusement pas dans leur nature. Le premier de ces excès

## **Doutes proposés — Les doutes éclaircis** sur la Chine

*horribles*, car je veux les appeler ainsi que vous, (quoique ceux que vous reprochez aux Chinois ne méritent pas ce nom) ne serait-il pas plus naturel que l'autre ?

Continuez, Monsieur, tant que vous voudrez vos allégations contradictoires pour combattre un gouvernement que vous ne pouvez pas attaquer <sup>p.225</sup> autrement ; mais ne nous rendez pas solidaire des abus de l'administration dans ce gouvernement. Confondez tant que vous voudrez la constitution & l'administration ; pour nous, nous ne saurions ni les confondre, ni vous suivre dans tous les raisonnements que vous suggère cette confusion. En vain avez-vous l'air d'imaginer qu'en nous occupant du bonheur des hommes, nous néglignons les moyens de les rendre vertueux. Nous avons cru faire quelque chose pour les progrès de la vertu, en développant les principes de la constitution politique la plus propre à opérer le bonheur des humains. Est-ce à vous qu'il faut dire, Monsieur, que la route du bonheur & celle de la vertu ne sauraient être opposées ?

Il nous est impossible de *lire* comme vous, Monsieur, *l'histoire du monde sans étonnement, & celle de la Chine avec surprise*. L'histoire de tous les peuples nous offre le tableau de tous les <sup>p.226</sup> égarements de l'ignorance ; & nous sommes arrêtés à chaque page par des excès qui nous effraient. L'histoire de la Chine nous présente une foule d'événements simples sous un gouvernement conforme en général à l'ordre de la justice par essence, & dont la première loi est l'instruction constante & perpétuelle de la nation. Si vous pouviez vous accoutumer, Monsieur, à l'idée d'une instruction constante & générale de l'ordre social, dont l'effet nécessaire est d'éclairer un peuple sur ses vrais intérêts & d'entretenir les mêmes principes ; vous en verriez résulter cette perpétuité de quatre mille ans qui vous paraît si difficile à croire ; vous commenceriez à découvrir la cause de ces événements, qui contrarient, dites-vous, la nature du cœur humain. Vous n'appelleriez plus *relation romanesque* une histoire authentique ; & parce qu'elle offre le

## **Doutes proposés — Les doutes éclaircis** sur la Chine

*tableau de choses qui n'ont pas été associées ailleurs, vous n'en* p.227 *concluriez plus que* *la nature ne saurait les associer*. L'histoire de nos découvertes, Monsieur, nous offre continuellement des objets dont les hommes n'avaient pas encore saisi la mesure ; la découverte d'un gouvernement conforme à l'ordre de la justice par essence est de ce nombre. Il est fondé sur le calcul exact des objets relatifs aux intérêts particuliers réciproques ; & ce calcul tout exact, tout évident qu'il est, pouvait échapper longtemps aux hommes.

*Je sais, dites-vous, Monsieur, à quel point de vertu on peut porter les hommes*. Pour nous, Monsieur, nous convenons de notre ignorance, nous avouons que nous n'en savons rien.

*Si un voyageur, ajoutez-vous, me disait qu'il a découvert un pays où tous les hommes sont aussi vertueux que Socrate, je le croirais, pourvu qu'il m'apprît par quels moyens le gouvernement a opéré ce miracle*. Une vertu moins sublime, & p.228 *seulement telle que les historien & les voyageurs nous peignent celle des Chinois, me semblerait encore plus aisée à croire*. Mais si, sur le récit d'un voyageur, vous êtes disposé à ne pas douter de l'existence d'un peuple de *Socrates* ; pourquoi vous refusez-vous à ce qu'un voyageur vous rapporte d'un peuple qui vit presque aussi heureux que les hommes peuvent l'être sous la constitution la plus sage qui ait encore existé. Lisez, Monsieur, l'excellent ouvrage de [M. Poivre](#). [Ce voyageur philosophe](#) vous apprendra à connaître les Chinois. Il n'est pas suspect, Monsieur ; il voyageait en Chine avant qu'on parlât en France d'ordre social & de gouvernement conforme aux lois naturelles & essentielles de toute société. Il vous apprendra

« que la nation chinoise est la plus laborieuse qu'il ait vue ; que chez elle un homme oisif serait souverainement méprisé, qu'il serait regardé comme un membre p.229 paralytique, à charge au corps dont il fait partie ; qu'un ancien empereur de la Chine exhortant le peuple au travail dans une instruction publique, l'avertit que, s'il y a dans un coin de l'empire un homme qui ne fasse rien, il doit y en

## **Doutes proposés — Les doutes éclaircis** sur la Chine

avoir un autre ailleurs qui souffre & qui manque du nécessaire ; que cette maxime sage est dans l'esprit de tous les Chinois ; & que, pour ce peuple docile à la raison, qui dit une maxime de sagesse, dit une loi (pages 118 & 119).

« La Chine, ajoute-t-il (pages 120 & 121), doit la prospérité de son agriculture à son gouvernement, dont les fondements profonds & inébranlables furent posés par la raison seule en même temps que ceux du monde ; à ses lois dictées par la nature aux premiers hommes, & conservées précieusement de génération en génération, depuis le premier âge de l'humanité, dans tous les cœurs p.<sup>230</sup> réunis d'un peuple innombrable, plutôt que dans des codes obscurs dictés par des hommes fourbes & trompeurs... Depuis Fohi, qui fut le chef de la nation & qui, en cette qualité présidait au labourage, tous les empereurs sans exception jusqu'à ce jour, se sont fait gloire d'être les premiers laboureurs de leur empire... Les mœurs des Chinois sont simples comme leurs lois, & également avouées par la nature & la raison... Il n'y a pas d'autre seigneur, d'autre décimateur que le père commun de la famille, l'empereur... La dixme (qui n'est pas exactement la dixième partie du produit, mais qui est réglée suivant la nature des terres, & qui, dans le mauvais sol, n'est que la trentième partie), la dixme de tous les biens de la terre lui appartient. Voilà le seul tribut connu en Chine depuis l'origine de la monarchie... Il ne saurait p.<sup>231</sup> tomber dans l'esprit de l'empereur de vouloir l'augmenter, ni dans celui des sujets de craindre cette augmentation. (Pages 130 & 131.)

Ne soyez pas étonné, Monsieur, du cas prodigieux que M. Poivre fait de la prospérité de l'agriculture. L'état de l'agriculture est la mesure à laquelle il compare tous les empires ; la vôtre, Monsieur, est la vertu héroïque ; il n'est pas aussi aisé d'en connaître les



## **Doutes proposés — Les doutes éclaircis** sur la Chine

proportions. D'ailleurs la vertu héroïque qui vous paraît si essentielle, peut entrer dans le caractère d'un peuple, mais non pas régler sa constitution.

M. Poivre dit au commencement de son ouvrage (pages 6 & 8) :

« L'état de l'agriculture a toujours été le premier objet de mes recherches chez les différents peuples que j'ai vu dans le cours de mes voyages. Il n'est guère possible à un voyageur, qui souvent ne fait que passer dans un pays, d'y faire les remarques qui <sup>p.232</sup> seraient nécessaires, pour emporter une idée juste du gouvernement, de la police & des mœurs de ses habitants. Dans ce cas, il n'est pas de moyen plus court pour se former d'abord une idée générale de la nation chez laquelle on se trouve, que de jeter les yeux sur les marchés publics & sur les campagnes. Si les marchés abondent en denrées, si les terres sont bien cultivées & couvertes de riches moissons, on peut en général être assuré que le pays est bien peuplé, que les habitants sont policés & heureux, que leurs mœurs sont douces, que leur gouvernement est conforme aux principes de la raison. Lorsqu'au contraire j'ai abordé, *ajoute-t-il*, chez une nation qu'il fallait chercher au milieu des forêts, & au travers des ronces qui couvraient ses terres ; lorsqu'enfin arrivé à quelque peuplade, je ne voyais dans le marché <sup>p.233</sup> public que quelques mauvaises racines, alors je ne doutais plus d'être chez un peuple malheureux, féroce & barbare. Il ne m'est jamais arrivé d'être dans le cas de réformer cette première idée, conçue à la seule inspection de l'état de l'agriculture, chez les différentes nations que j'ai vues.

Je me plais, Monsieur, à vous citer M. Poivre. Sans avoir lu votre ouvrage, il y répond, & ses réponses doivent vous faire impression. Comme le voyageur auquel vous promettez de croire il expose les faits qu'il a vus, & explique en même temps la cause de ces faits.

**Doutes proposés — Les doutes éclaircis**  
sur la Chine

Qui pourrait se refuser à son témoignage si bien justifié par la raison ? écoutez-le encore un moment, Monsieur, sur les Chinois (page 137) :

« L'extrémité orientale du continent de l'Asie, habitée par la nation chinoise, donne une idée ravissante de ce que serait toute la terre, si les lois de cet empire étaient celles de tous les peuples. <sup>p.234</sup> Cette grande nation agricole réunit à l'ombre de son agriculture, fondée sur une liberté raisonnable, tous les avantages différents des peuples policés, & de ceux qui sont sauvages... Princes, *ajoute-t-il* (page 138), qui jugez les nations, qui êtes les arbitres de leur sort ; venez à ce spectacle, il est digne de vous. Voulez-vous faire naître l'abondance dans vos États, favoriser la multiplication de vos peuples, & les rendre heureux ? Voyez cette multitude innombrable qui couvre les terres de la Chine, qui n'en laisse pas un pouce sans culture ; c'est la liberté, c'est la conservation des droits de propriété qui ont fondé une agriculture si florissante, au moyen de laquelle ce peuple heureux s'est multiplié comme le grain dans ses campagnes. Aspirez-vous à la gloire d'être les plus puissants, les plus riches, les plus heureux souverains de la terre ? Venez à Pékin voyez <sup>p.235</sup> le plus puissant des mortels assis sur le trône, à côté de la raison. Il ne commande pas, il instruit. Ses paroles ne sont pas des arrêts, ce sont des maximes de justice & de sagesse. Son peuple lui obéit, parce que l'équité lui inspire seule les volontés qu'il annonce. Il est le plus puissant des hommes, parce qu'il règne sur les cœurs de la plus nombreuse société d'hommes qu'il y ait au monde, & qui est sa famille. Il est le plus riche de tous les souverains, parce que 600 lieues de terres du nord au sud, & autant de l'est à l'ouest, cultivées jusqu'au sommet des montagnes, lui payent la dixme des récoltes

## Doutes proposés — Les doutes éclaircis sur la Chine

abondantes qu'elles produisent sans cesse ; & parce qu'il est économe du bien de ses enfants. Enfin, il est le plus heureux des monarques, puisqu'il goûte tous les jours le plaisir ineffable de rendre heureuse la plus grande multitude d'hommes qui soit rassemblée <sup>p.236</sup> sur la terre. Il jouit seul du bonheur que partagent ses enfants innombrables, qui lui sont tous également chers, & qui vivent chacun en liberté & dans l'abondance, sous sa protection. Il est appelé le fils du *Tien* ; il est la vraie, la plus parfaite image du Ciel, dont il imite la bienfaisance.

Quel despotisme, Monsieur ! qu'il est effrayant ! D'après ce récit, ne voyez- vous pas en Chine, *couler des torrents de sang ; l'innocence toujours suspecte, si elle n'est humble & timide, précipitée dans des cachots, & condamnée à ne plus voir la lumière ; le despote languir & végéter avec les ministres de ses plaisirs dans la mollesse, le faste & la débauche ; ses esclaves en proie à la plus honteuse misère ; le despotisme comme un feu dévorant, dessécher & brûler les campagnes ; l'homme craindre de faire des enfants malheureux ; une nation s'anéantir, & les provinces devenir bientôt des déserts.*

Comparez, Monsieur, cette description que <sup>p.237</sup> vous nous faites du despotisme avec celle du gouvernement de la Chine que fait M. Poivre ; & vous vous apercevrez que vous n'entendez jamais par *despotisme* qu'un *despotisme* personnel & *arbitraire*, & que vous ne voulez pas comprendre que celui dont nous parlons est le *despotisme* même *des lois* instituées par la nature ; que ce despotisme est invariable, qu'il est fondé sur l'évidence des objets relatifs aux intérêts particuliers réciproques ; que cette *évidence* est elle-même le *despote* qui soumet impérieusement la raison chez une nation éclairée par une instruction générale & constante ; qu'elle exerce également son empire sur le souverain & les sujets ; & qu'il ne faut pas confondre ce despotisme invariable de l'évidence de l'ordre de la justice par essence, avec l'administration

## **Doutes proposés — Les doutes éclaircis** sur la Chine

monarchique, qui consiste dans le pouvoir coercitif d'un monarque & p.238 dans l'exécution confiée aux magistrats & à l'état militaire.

*Ex natura jus, ordo, & leges ; ex homine arbitrium, regimen, & coercitio.* Les lois instituées par la nature, forment la constitution fondamentale de l'ordre social & de l'ordre de la justice par essence. les ordonnances, les règlements & les commandements du monarque, appliqués à l'observation des lois, établissent & constatent l'administration. Mais le fonds du despotisme ou de l'*autorité absolue*, réside dans les lois naturelles de la constitution fondamentale, divulguées & reconnues par leur évidence, tant que l'instruction d'où résulte l'évidence se perpétuera chez une nation.

Ce despotisme ne pourra cesser d'être *légal* pour devenir *arbitraire*, cette évidence impérieuse soumettra toujours & le souverain & les sujets. Elle les éclairera sur leurs vrais intérêts. Il est vrai qu'elle ne subjuguera pas leurs passions, car les passions particulières p.239 ne peuvent être réprimées que par l'autorité ; mais elle empêchera l'autorité confiée au souverain, de rendre ses passions redoutables, en attachant le plus grand intérêt de ces passions mêmes, & le plus grand bonheur physique du prince, avec la prospérité de la nation, & en manifestant la liaison intime de ces objets importants, par un calcul sensible & perpétuellement répété.

J'espère que vous concevrez maintenant, Monsieur, comment le *despotisme* dont nous parlons, c'est-à-dire le despotisme légal de l'évidence, peut s'accorder avec *l'amour de la liberté* ; & vous le regarderez, avec nous, comme la vraie source de cette liberté précieuse, apanage essentiel de l'humanité. Vous ne craignez plus que le gouvernement de la Chine soit trop absolu ; quoiqu'il n'ait jamais été accusé de déprédations par l'irrégularité ou l'excès des impôts, ni par l'effet d'une législation arbitraire. Car, vos détails, sur la conduite privée p.240 de quelques empereurs de la Chine, qui ont commis quelques cruautés passagères, ne les chargent d'aucun attentat contre la stabilité permanente des lois constitutives de l'empire. Il peut se trouver à la Chine, comme à Rome, un *Adrien*,

## **Doutes proposés — Les doutes éclaircis** sur la Chine

qui réunisse les vices d'un particulier, avec les vertus d'un souverain ; mais dans le point de vue dont il s'agit entre nous, nous devons envisager le souverain judiciaire & surveillant, & non le particulier détestable & funeste à quelques particuliers. Un empereur de la Chine, peut bien être un méchant homme dans sa conduite privée, mais il ne peut pas être un tyran ; car il ne peut pas devenir un despote arbitraire. L'évidence des objets physiques de son intérêt & la réclamation des magistrats, qui refusent de prononcer l'*exécutabilité*, si l'on peut ainsi dire, de ses volontés illégales, suffisent pour l'en détourner. Il peut bien se permettre p.241 quelques maux particuliers (ce dont il sera toujours éloigné cependant par les principes mêmes d'une éducation fondée sur l'instruction constante de l'ordre social & de la loi souveraine de la propriété ; & par la crainte que doit lui inspirer une conduite injuste & inhumaine) ; mais cette conduite particulière ne saurait rien changer au mouvement général de l'État, qui entraîne nécessairement la nation vers la plus grande prospérité possible. Vous comprendrez comment les lois présentent une force irrésistible à celui qui jouit de l'autorité absolue. Vous ne confondrez plus *absolue* & *dissolue* ; vous vous rappellerez que l'une n'est puissante que par les lois, & que l'autre abandonnée à elle-même, est exposée à tous les dangers qui environnent un individu redoutable & privé de tous les titres qui assurent sa domination.

Vous relirez attentivement l'histoire p.242 de la Chine, & vous cesserez de nier la réalité de cet empire permanent des lois, certifié par tous les monuments historiques d'une nation très exacte à transmettre à la postérité, dans un grand détail, tous les faits mémorables. En étudiant l'ordre général de ce gouvernement, vous apercevrez, dans toutes ses parties, un accord qui vous fera concevoir comment un usurpateur du trône n'y saurait rien usurper sur les droits de la nation ; & comment les souverains assurés, par l'autorité inviolable des lois, de l'obéissance de leurs sujets, n'ont

## **Doutes proposés — Les doutes éclaircis** sur la Chine

eu à redouter outre les ennemis du dehors, que leurs propres erreurs.

Vous ne demanderez plus, Monsieur, si *en établissant le despotisme, on sera bien sûr de donner au despote des entraves, & si on établira partout la même stupidité, le même genre d'études & de connaissances que mille hasards ont concouru à établir à la Chine*. Vous sentirez que la condition essentielle à l'étude & <sup>p.243</sup> aux connaissances, est l'intelligence ; qu'on peut la supposer partout, aux hommes assemblés en société ; & que vouloir y réunir la stupidité, c'est se permettre un badinage peu plaisant ; surtout quand on allègue, comme vous, pour cause & pour preuve de cette prétendue stupidité, une multitude de caractères hiéroglyphiques que nul homme ne saurait parvenir à connaître tous. Car, il n'est pas possible que vous ignoriez que ces caractères hiéroglyphiques, qui vous tiennent tant à cœur, expriment tous des idées ; & qu'ils sont pour les Chinois, ce qu'est pour nous la multitude de mots, composés d'un assemblage différent de lettres, & dont nous remplissons nos dictionnaires. Eh quoi, Monsieur, une nation vous paraît fort stupide, à cause que son dictionnaire est très étendu ! Quoi, vous imaginez que ses *lettrés* sont peu instruits, à cause qu'il n'est possible à aucun de connaître <sup>p.244</sup> tous les mots d'une langue si riche. Quel est donc à votre avis, celui de nos lettrés européens, qui connaît tous les mots de sa propre langue ; de nos pauvres langues modernes qui se parlent depuis quatre jours, & qui doivent nécessairement être moins perfectionnées qu'une langue usitée sans interruption, pendant plusieurs milliers d'années, dans un empire florissant & studieux ? En tout idiome chaque science, chaque art a son dictionnaire particulier, qui fait partie du dictionnaire général. Celui-là seul pourrait savoir complètement sa langue, qui aurait acquis à fond le cercle entier des connaissances humaines, exprimées dans cette langue. Et s'il en était une, dont un savant pût se vanter, avec raison de connaître tous les mots, ce serait alors qu'on pourrait assurer que le peuple qui parlerait cette

## **Doutes proposés — Les doutes éclaircis** sur la Chine

langue ne serait guère éclairé. Mais les Chinois ne sont pas dans ce cas, puisqu'après quarante ans d'études <sup>p.245</sup> perpétuelles, un de leurs *lettrés*, (qui travaillent plus que les nôtres) sait à peine les deux tiers des mots dont on se sert dans son pays : ce qui n'empêche point qu'avec la connaissance d'un quart des mots de la langue, on ne puisse à la Chine, comme chez nous, entendre la plupart des auteurs, & s'exprimer sur les objets les plus ordinaires des études de la nation. Certainement, *en établissant le despotisme des lois fondées sur l'évidence des droits, des devoirs & de l'intérêt de tous*, nous n'avons pas dissimulé, Monsieur, que nous n'eussions dessein de l'étayer par *le même genre d'études & de connaissances, que mille hasards* heureux, ou plutôt, que le sentiment de leur importance & la conviction de leur utilité, *ont établi à la Chine*. Nous avons assez répété, & prouvé peut-être, que sans l'instruction constante & générale des lois naturelles de l'ordre social, & de l'ordre de la justice par essence, il <sup>p.246</sup> était impossible de parvenir à aucune prospérité réelle, & encore moins durable. Cette étude, la plus nécessaire & la plus intéressante de toutes pour l'homme qui pense, qui chérit ses frères & qui veut vivre au milieu d'eux ; cette étude devenue universelle, empêchera chez nous, comme à la Chine, le despotisme légal de dégénérer en arbitraire. Et pour être faite, comme à la Chine, dans une langue dont nous ne connaissons pas tous les mots, elle ne nous rendra pas plus *stupides* ; au contraire, Monsieur, elle étendra nos lumières, elle élèvera nos âmes, elle donnera une vigueur nouvelle à nos esprits trop longtemps énervés par des amusements frivoles.

J'espère, Monsieur, permettez que je le répète avec le plaisir que cette idée m'inspire, j'espère que vous commencerez bientôt à reconnaître le pouvoir de l'évidence lumineuse qui résultera à la fin de ces études bienfaisantes & perpétuées sur lesquelles seules <sup>p.247</sup> on peut fonder solidement la félicité du genre humain. Alors vous ne nous demanderez plus *si en établissant le despotisme, nous aurons des États aussi considérables que la Chine, & d'aussi grands*

## **Doutes proposés — Les doutes éclaircis** sur la Chine

*revenus à donner au despote ; vous ne nous direz plus : s'il a des besoins, que deviendra votre ordre naturel ? Ne craignez-vous pas pour votre agriculture ? Vous sentirez que le despote, que nous supposons instruit par l'évidence de ses intérêts, craindrait lui-même la destruction de ses revenus en spoliant l'agriculture ; vous ne direz plus qu'il ne suffit pas que l'autorité tutélaire ne dévore pas ceux qu'elle doit protéger, qu'il faut encore qu'elle les mette à l'abri des violences de leurs voisins. Vous apercevrez que les souverains des petits États ne peuvent pas avoir des revenus aussi considérables que ceux des grands États ; que si les revenus d'un souverain sont les plus grands possibles, conformément p.248 à la plus grande prospérité de la nation ; s'il sait qu'il ne peut pas essayer de les porter au-delà sans les diminuer & les détruire, il ne les anéantira pas pour assurer la défense de la société contre les attaques de ses voisins : & pour éviter d'être exposé à ce désastre, il aura recours à tous les moyens possibles.*

Vous ne direz plus que *ce qui a trompé l'auteur du Despotisme de la Chine*, c'est qu'ayant commencé ses études politiques par l'agriculture, la nature de l'impôt & du commerce, il est accoutumé à regarder ces objets secondaires de l'administration comme les principes fondamentaux de la société. Vous sentirez qu'après avoir dit que ce sont les grands revenus du souverain qui assurent la défense de la société contre les attaques des voisins, & que la guerre ne nourrit pas les hommes, on ne saurait regarder le produit de la terre destiné à nourrir le soldat & la nation, comme un objet secondaire. p.249 Et vous conclurez avec nous qu'en supposant que le gouvernement de la Chine ait des défauts dans l'administration, la plus grande prospérité de l'agriculture dont il jouit & que vous lui reconnaissez, n'en est pas moins la preuve d'une grande perfection du gouvernement & la base naturelle de la meilleure administration civile & politique.

Oui, Monsieur, quand vous aurez bien saisi la vraie notion du despotisme légal, & bien approfondi le gouvernement de la Chine,



## **Doutes proposés — Les doutes éclaircis** sur la Chine

je suis persuadé que vous vous réconciliez avec les philosophes économistes & avec les Chinois. J'en suis si persuadé même, que je ne relèverai pas tout ce que vous inspire votre mépris pour cette nation qui, indépendamment de la notion sublime de l'ordre social, a d'autres connaissances qui ne sont pas à dédaigner. Vous serez surpris d'apprendre que les Chinois ont étudié les <sup>p.250</sup> livres de mathématique de Newton, & qu'un de leurs *imbéciles empereurs* a écrit à ce savant anglais une lettre dans laquelle il lui témoigne l'estime qu'il fait de l'ouvrage & de l'auteur. Les missionnaires ont éprouvé qu'elle n'a pas négligé non plus les connaissances métaphysiques. Ce sont eux qui ayant reconnu son goût pour les ouvrages du père Malebranche, eurent recours, pour aider leur mission, à ce métaphysicien célèbre, qui, dans son *Entretien d'un chrétien avec un philosophe chinois*, s'attache à concilier la métaphysique des Chinois avec la révélation divine. Vous verrez dans cet ouvrage profond, que l'auteur ne pense pas comme vous sur les connaissances de cette nation.

Je ne vous parlerai pas du ridicule tableau que vous présentez à vos lecteurs, lorsque vous vous supposez arrivant à *la tête de vos soldats dans un pays, dont l'auteur des Ephémérides, à la tête* <sup>p.251</sup> *de ses bacheliers vous disputerait la conquête*. On voit bien que votre penchant naturel pour l'héroïsme militaire que vous admirez tant à Sparte, vous a entraîné, comme vos chers Lacédémoniens, à ce petit mouvement d'esprit d'usurpation. Peut-être seulement avez-vous cru trop légèrement le pays à votre bienséance. Vous savez que, dans toutes les sociétés, il y a des soldats & des bacheliers, que ceux-ci seraient partout également opprimés avec facilité, & que ce ne sont pas eux que l'on oppose aux entrepreneurs de conquête. Imaginez-vous que nous excluons du gouvernement que nous vous proposons les défenseurs nécessaires ? Et croyez-vous que, parce que nous ne réduisons pas comme vous le bonheur des hommes aux vertus héroïques, nous détruisions pour cela l'état militaire ? Je ne vous parlerai pas non

**Doutes proposés — Les doutes éclaircis**  
sur la Chine

plus du parti que vous tirez de la <sup>p.252</sup> prédiction de l'empereur Xun. *Ce fut sous son règne, dites-vous, que les Chinois commencèrent à faire l'espèce de vin dont ils boivent. Quand il en eut goûté, il s'écria : Que de désordres n'occasionnera pas cette liqueur ! Où est donc, ajoutez-vous, la sagesse de ce gouvernement, qui est menacé de sa décadence par l'intervention du vin ?* Vous sentirez vous-même que nous avons raison de laisser sans réplique un raisonnement si grave & si concluant.

Je ne vous dirai pas, Monsieur, qu'en abandonnant à vos conjectures l'antiquité ténébreuse de ce gouvernement, vous serez au moins forcé de convenir que jusqu'ici il a assez bien réussi ; vous en conviendrez sans peine, Monsieur, & vous serez fâché d'avoir avancé *qu'il doit sa durée à son étendue & à l'imbécillité d'un peuple vil, fourbe, surabondant & misérable qui cultive avec ardeur un pays immense ; que cette nation périra par la division de sa domination, & que ce n'est que par de telles conjectures* <sup>p.253</sup> *qu'on peut comprendre quelque chose à la singularité de son gouvernement, &c.*

Un instant de réflexion détruira cette foule d'allégations contradictoires, qu'il est étonnant que vous ayez opposées à la notoriété de l'histoire du peuple le plus antique & le plus respectable. J'ai trop bonne opinion de votre discernement, pour croire que vous puissiez être longtemps le jouet de l'erreur. Je me suis même aperçu qu'avant de terminer votre lettre, vous aviez commencé à renoncer à quelques-unes de celles qui vous avaient séduit, que vos propres paroles combattaient vos raisonnements & que l'évidence vous subjuguait malgré vous-même.

En effet, Monsieur, vous convenez *qu'il y a deux mille ans que les Chinois ont les connaissances dont ils jouissent aujourd'hui ; & vous présumez qu'ils les ont acquises dans le temps qu'ils n'étaient pas encore esclaves.* Mais si elles ont réuni les volontés du souverain & des sujets, <sup>p.254</sup> il n'y aura eu depuis parmi eux que le despotisme même de ces connaissances.

## **Doutes proposés — Les doutes éclaircis** sur la Chine

*Vous dites ensuite, Monsieur, qu'il s'est établi à la Chine des coutumes & des usages que le temps a affermis ; que le prince les laisse subsister, & y obéit, non pas parce que l'évidence le contraint à les respecter, mais parce qu'il ne doit presque jamais avoir envie de les détruire.*

Le prince connaît donc clairement que ces coutumes & ces usages sont avantageux à ses sujets & favorables à ses intérêts. Cette connaissance décisive qui le détermine à s'y conformer, ne participe-t-elle pas un peu de l'évidence ?

*Vous dites, Monsieur, dans un autre endroit, en supposant que le gouvernement de la Chine ait la sagesse de n'enlever ni aux propriétaires ni aux cultivateurs les fonds nécessaires à la culture & à la reproduction des fruits ; pourquoi prétendez-vous que le despotisme soit seul capable de cette modération ? Ne paraît-il pas certain que tous les peuples ont commencé par faire <sup>p.255</sup> ce que vous admirez dans les Chinois ? Il me semble que le sens commun suffit aux peuples les plus démocratiques pour diminuer, autant qu'il est possible, les impositions qui nuiraient à l'agriculture. Voilà Monsieur, l'évidence même que nous prenons pour base de la constitution fondamentale du gouvernement des sociétés agricoles. La prospérité de la nation est établie sur l'état florissant de l'agriculture, & l'état florissant de l'agriculture est la suite nécessaire de l'exécution des lois naturelles & essentielles ; c'est l'évidence de ces lois qui apprend au souverain & aux sujets ce qui peut nuire à la culture ; c'est l'évidence de ces lois qui leur démontre la liaison de leurs intérêts réciproques. Cette évidence qui vous paraît si vulgaire & si palpable, que vous êtes assuré que, dans l'origine des sociétés, elle a été la base du gouvernement des peuples guidés *par le sens commun*, est précisément celle dont nous parlons, & <sup>p.256</sup> que nous reconnaissons dans le gouvernement de la Chine ; c'est elle qui exerce ce despotisme, selon vous si redoutable.*

## **Doutes proposés — Les doutes éclaircis** sur la Chine

Voilà donc, Monsieur, le gouvernement de la Chine justifié par vous-même, puisque vous êtes obligé de convenir que vous n'y trouvez d'autre despotisme que celui des connaissances constitutives de la société.

Voilà donc l'empire de l'évidence établi par vous-même, puisque vous prétendez que les résultats de cette évidence ont été inspirés à tous les peuples *par le sens commun*. Mais ce n'est pas tout, Monsieur, vous ne vous contentez pas de confirmer ce que nous avons dit à ce sujet du gouvernement de la Chine, & de l'empire de l'évidence ; vous voulez détruire aussi ce que vous avez avancé au commencement de votre ouvrage sur la communauté des biens, & la propriété foncière : écoutez-vous en effet vous-même, *la Chine a déjà pris une face nouvelle, & bientôt elle aura des* p.257 *friches. Le Chinois incertain de profiter du fruit de ses travaux, ne voudra plus semer pour un autre, & la paresse engourdira ses bras ; le nombre des habitants diminuera à proportion que les friches se multiplieront, & que les campagnes lâchement cultivées, seront moins fécondes. Il me paraît difficile que vous puissiez nier cette suite de dégradations, & j'en conclus que ce n'est donc pas à la nature de son gouvernement que la Chine doit l'état florissant de son agriculture, mais à des accidents étrangers au despotisme : les hommes cultiveront avec ardeur quand le gouvernement respectera les fonds nécessaires à la culture, & qu'ils ne seront pas condamnés à être pauvres au milieu des richesses qu'ils auront produites... Apprenez-moi je vous prie, par quelle raison la liberté dévasterait les campagnes.*

Après la lecture de ce morceau, toute réflexion est superflue. Demander aux apôtres de la liberté, par quels moyens cette liberté dévasterait les campagnes, & regarder comme funeste la propriété p.258 foncière, dont la liberté est la suite ! vanter le système de la communauté des biens, dans lequel les hommes doivent se vouer à l'État, & renoncer aux fruits de leurs travaux pour recevoir une subsistance médiocre ; & soutenir que les hommes ne sauraient

## **Doutes proposés — Les doutes éclaircis** sur la Chine

cultiver avec ardeur, quand ils sont condamnés à être pauvres au milieu des richesses qu'ils ont produites ! reconnaître que sans la propriété assurée, la paresse engourdit les bras, que les friches se multiplient, & que le nombre des habitants diminue à proportion ; & pour achever cette tirade, conclure que les Chinois ne doivent pas l'état florissant de leur agriculture à la nature de leur gouvernement, mais à quelques accidents étrangers ! Si ce n'est pas faire usage de *l'évidence de déduction*, de la part d'un homme aussi honnête que vous, & qui dit aussi franchement tout ce qu'il pense, c'est du moins prouver *évidemment* le mélange, encore un peu confus, que forment dans <sup>p.259</sup> sa tête quelques vieilles erreurs enracinées par l'habitude, & beaucoup de vérités nouvelles que sa raison présente involontairement à son esprit, lequel se voit forcé de les admettre à cause de leur évidence. Peut-être aurait-il mieux valu cependant faire un pas de plus, & conclure au sujet des Chinois comme vous y étiez porté tout à l'heure, qu'ils doivent les succès de leur agriculture & de leur gouvernement, à ces connaissances que *le sens commun* indique ; c'est-à-dire, à l'évidence des lois constitutives de la justice par essence.

Je pourrais m'arrêter ici, Monsieur, & ne pas ajouter de nouvelles lettres à celles que j'ai eu l'honneur de vous adresser ; je crois les principaux objets de notre discussion suffisamment éclaircis. J'achèverai cependant de répondre à vos autres objections dans la lettre suivante. La lumière de l'évidence dissipera jusqu'au plus léger nuage.

Je suis, &c.

@